IMAGES



IL A GAGNE LE PREMIER ROUND

Le général Sir Alan Cunningham, commandant des forces britanniques en Libye, l'homme qui a remporté contre Rommel la première manche de la bataille du désert.

No. 638 — LE CAIRE EGYPTE 1 DECEMBRE 1941

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

15 mills

En PALESTINE : 20 mils

En SYRIE & LIBAN : 20 piastres


Le gala était placé sous le patronage de Sir Miles Lampson que l'on voit ici, dans une loge, avec Lady Lampson, le président du Conseil et Mme Hussein Sirry pacha, lesquels avaient été, auparavant, invités à diner dans l'intimité à l'ambassade de Grande-Bretagne. A l'arrière-plan, M. Spiro Raissi.

Une page d'histoire
AU DIANA PALACE

Lundi, la direction du Diana Palace organisait, au profit du « British War Fund » et du Projet de Lady Lampson pour les cadeaux de Noël aux convalescents britanniques, un grand gala cinématographique qui fut un véritable succès. Au programme avait été inscrite la dernière en date des productions d'Alexander Korda : « Lady Hamilton », qui retrace l'une des plus belles pages de l'histoire britannique. Cette évocation fut, comme bien l'on pense, accueillie avec chaleur par le public nombreux et distingué qui se pressait dans la salle et aux premiers rangs duquel on reconnaissait : le Président du Conseil et Mme Hussein Sirry pacha, l'ambassadeur de Grande-Bretagne et Lady Lampson, le prince Pierre de Grèce, etc...


Parmi les personnalités qui honorèrent le gala de leur présence se trouvait Son Altesse le Prince Pierre de Grèce que l'on voit ici (à droite, en uniforme) achetant un programme.


Quelques-unes des gracieuses jeunes dames et jeunes filles de la société qui avaient bien voulu prêter leur concours pour la vente des programmes au profit du British War Fund.

★ L'ECRAN DE LA SEMAINE ★

Une patrouille devient une armée...

Une déclaration officielle de Londres fut nécessaire pour rassurer les Allemands alertés par la nouvelle d'un communiqué spécial : une tentative britannique de débarquer sur la côte française aurait été repoussée avec de lourdes pertes. Londres nous apprend qu'il s'agit d'une patrouille qui effectuait une incursion sur la côte de Normandie et qui est retournée au complet. La seule victime est un homme atteint au bras par une balle de mitrailleuse.

L'expédition démesurément grossie n'est que la répétition du raid de quelques Canadiens qui eut lieu, il y a peu de temps, sur la côte française permit la prise de plusieurs officiers allemands. Ces raids sont significatifs de l'esprit d'entreprise des soldats anglais et de la vulnérabilité des longues côtes défendues par l'Allemagne. Jusqu'ici, malgré leurs efforts qui leur coûtèrent plusieurs dizaines de milliers d'hommes, les Allemands ne sont pas arrivés à débarquer un seul homme sur le littoral anglais.

Leur échec leur inspire des craintes, et le ministère de l'Information dit avec raison que l'ennemi « trahit de l'anxiété sur nos intentions »...

Connally avait vu juste...

Le général Tojo a fait un discours conciliant à la réunion extraordinaire du Cabinet japonais cette semaine.

De son long exposé, il ressort que le Japon ne peut espérer une modification du point de vue américain comme Monsieur Kurusu et l'amiral Nomura l'avaient espéré. Les déclarations de Monsieur Connally, le vieil avocat de 64 ans, président de la Commission des Affaires Etrangères du Sénat américain, aux idées fermes et vigoureuses, contrastent avec le ton modeste des paroles de l'amiral Tojo. L'expansion vers le Sud, le général s'en défend, disant qu'un accord a été déjà conclu, prévoyant le retrait d'une partie des troupes japonaises, en échange d'un contrôle japonais absolu sur l'administration et les douanes. L'évacuation de la Chine est soumise à plusieurs conditions, telles que le maintien du front anticommuniste et la reconnaissance du Mandchoukouo et du gouvernement de Nankin. Autrement dit, le général Tojo voudrait la paix si on lui accorde de bon gré ce qu'il devrait arracher par les armes. Ni l'Amérique ni la Chine ne se laisseront prendre à un tel jeu. S'il faut défendre ses droits, l'Amérique se sent prête à le faire immédiatement. Quant à Tchang-Kaï-Chek, il conduit sans répit la guerre depuis quatre ans, et il a réaffirmé sa volonté inébranlable de libérer la Chine de l'envahisseur.

La bauxite de Paramaribo

La perte de la bauxite française a rendu la source américaine de minerai d'aluminium essentielle. Le gouvernement hollandais a consenti de bon gré à ce que 10.000 soldats américains préviennent tout sabotage dans les mines de la Guyane hollandaise. Contiguë aux Guyanes anglaise et française, elle sera un point de départ utile pour surveiller les menées axistes dans les colonies françaises. Le sénateur Connally prévoit l'occupation de la Guyane française et de la Martinique à bref délai, si Vichy continue sa politique. La mainmise sur Natal, sur la pointe orientale du continent américain, ferait face à toute occupation de Dakar.

Ainsi, le gigantesque arc de cercle, échelonné de bases américaines, préviendrait la visée allemande de domination atlantique

Le pacte anti-komintern

Le pacte anti-komintern, signé en 1936, est renouvelé pour une durée de 5 ans. La réunion tenue à Berlin cette semaine intrigue la presse mondiale par l'absence de la France, la présence de la Finlande. Serait-ce le prélude d'une offensive de paix ? demande-t-on. L'Allemagne tient à donner l'impression qu'elle dirige un vaste empire éclairé par la même pensée : la lutte contre le communisme. Son isolement réel, elle le camoufle derrière ses amitiés d'emprunt, qui lui apportent les saluts de ses propres valets. La réunion des Quislings approuvera, une fois de plus, la politique infâme de l'asservissement. L'acte est d'une portée si restreinte que Hitler, pris par d'autres soucis, ne se donne pas la peine d'observer la mise en scène nécessaire.

L'indépendance du Liban

La proclamation de l'indépendance du Liban par le général Catroux est une preuve nouvelle de la clémence et de l'équité des Alliés, qui s'emparent d'un pays pour le libérer, qui brisent les chaînes sans créer de nouvelles. L'indépendance du Liban, tant réclamée sous le régime du mandat, était le sujet de perpétuelles dissensions entre le gouvernement français et le peuple libanais. La dictature militaire du général Dentz n'avait apporté aucun changement dans l'organisation du régime. L'entrée des Français libres, qui ne sont animés par aucune considération d'intérêt ou de domination, était le présage de modifications heureuses. La Syrie et le Liban ont pu sentir la différence de traitement imposée par un régime collaborationniste et un régime démocratique. Avant la guerre de Syrie, ils souffraient de restrictions pénibles, la vigilance policière gênait leurs rapports ; l'ignorance des nouvelles mondiales, la rupture des relations commerciales les étouffaient. Aujourd'hui, ils rentrent dans la vaste union des peuples libres, ils auront voix d'égaux dans les discussions internationales. La présidence de Monsieur Naccache, qui s'était distingué par ses sentiments énergiques avant l'arrivée des Français libres en demandant la déclaration de Beyrouth comme ville ouverte, est une assurance que le Liban participera activement à l'effort de guerre.

La concurrence allemande en Turquie

Trois entreprises industrielles allemandes se sont engagées à fournir des produits d'industrie lourde à la Turquie, aux termes d'un récent accord commercial. Les entreprises Hermann Gœring pour les produits d'aciers semi-finis, Krupp pour le matériel de guerre et Humboldt pour les machines.

Pour faciliter les échanges, les Allemands construisent un auto-strade de Vienne à Salonique employant 40.000 ouvriers.

Le commerce des Alliés avait récemment renforcé leur position diplomatique en Turquie. Pour pallier à la suspension du trafic ferroviaire, les Allemands veulent envoyer leurs marchandises par route et concurrencer les Alliés. Mais leur production lourde leur est nécessaire. Il y a de fortes probabilités qu'ils ne puissent tenir leurs engagements commerciaux. Ils désirent aussi, sans aucun doute, obtenir par le canal de la Turquie des matières premières qui leur manquent, telles que l'antimoine, sel de plomb, mais ils n'y réussiront pas. La sympathie des Turcs pour les Alliés se manifeste clairement dans leur presse, et les relations des envoyés spéciaux sont rassurantes à cet égard. Les Allemands ne pourront agir efficacement en Turquie avant que leurs succès de Russie le permettent. Ils attendent en vain depuis des mois et multiplient les missions d'experts. La résistance moscovite les frustrera certainement.

En Russie, la bataille sans fin

Sanglante et vaine, la bataille continue sur tous les fronts de Russie. Deux faits éclairent la situation : la résistance de Sébastopol et l'offensive de diversion à l'ouest de Rostov.

Il est certain que l'investissement des territoires occupés par l'Allemagne en Russie doit laisser prise à des manœuvres de percée profonde dans ses lignes. Un front d'une telle longueur ne saurait être homogène. Les Allemands, occupés eux-mêmes à poursuivre leurs offensives, ne peuvent se jeter dans des directions différentes avec la mobilité des Russes. Le général Timochenko a su choisir le moment psychologique pour tenter une percée à l'ouest du Don. L'ennemi doit accomplir de longs préparatifs pour tenter la traversée du Don vers le Caucase. La largeur du Don à Rostov est de 500 mètres, et la rivière tumultueuse présente des obstacles nombreux à franchir. Il devra concentrer de grandes forces pour établir une tête de pont de l'autre côté du fleuve, où le maréchal Timochenko a réuni des armées puissantes. La poussée russe à l'Ouest devait être couronnée de succès. Elle aboutit à la menace des voies de communications allemandes qui suivent la mer d'Azov, à la destruction d'un grand nombre d'hommes et de matériel. Elle peut servir de tremplin pour une grande action offensive qui brisera les flancs allemands. La situation dans le Sud, loin d'être grave, s'améliore donc tous les jours et démontre la vitalité russe.

Tandis qu'autour de Moscou les combats opiniâtres ont permis aux tanks allemands, plus nombreux, de réaliser quelque avance, les contre-attaques à Tikhvin, sur la ligne de chemin de fer Léningrad-Vologda-Archangel, et à Mala-Vichera, au nord-est du lac Ilmen, sur la route Moscou-Léningrad, usent les Allemands. Cette bataille morcelée en plusieurs centaines de petites guerres de tranchées les ruine.

La jonction de Tobrouk enfin réussie...

La jonction de Tobrouk est la dernière opération du commandement britannique, après une série d'avances au cours de la semaine. Le choix de Djaraboub et de Sidi-Omar comme points de départ de l'offensive a évité assurément une perte de sang inutile, ménagé l'effort et l'usure du matériel.

La tactique suivie est claire. Tandis que les forces de Sidi-Barrani bombardaient celles de Solloum et de Sidi-Omar, deux colonnes motorisées franchissaient les fils barbelés en direction de Tobrouk et de Bardia. La reconnaissance ennemie ne parvint pas à les différencier, et une pointe de tanks allemands venant de Bardia et de Capuzzo essaya de briser la colonne se dirigeant vers Tobrouk. Elle rencontra, contre ses prévisions, celle qui montait directement vers elle et fut défaite. Le 20 novembre, elle dut se retirer, à la suite de la destruction de plus de 60 tanks.

D'autres combats à Bir-el-Gobi et Gambut indiquaient que les Allemands ne savaient où rencontrer l'ennemi et se battaient dans tous les sens.

Le 23 novembre, battu à Fort Capuzzo, l'ennemi évacue la région pour ne pas diviser ses forces, et se concentre au sud-est de Tobrouk, à Sidi-Rezegh. Le champ de bataille s'éclaircit considérablement, et une colonne de Néo-Zélandais et d'Hindous procède à l'investissement des points entourant Solloum et Sidi-Omar. Bardia et Capuzzo passent entre leurs mains avec d'importantes réserves. Le pipe-line conduisant l'eau à Solloum est coupé, et les Allemands attendent des renforts aériens pour continuer la lutte.

Le commandement occupe, avec des forces hindoues, l'oasis de Galo, à mi-chemin entre Tobrouk et Benghazi, point de départ d'une tentative d'isoler la Cyrénaïque.

Le 27, l'on annonçait, après plusieurs jours de lutte sévère à Sidi-Rezegh, la jonction de Tobrouk par les forces néo-zélandaises. On espère que la bataille de Sidi-Rezegh sera bientôt gagnée. Une tentative de diversion des tanks allemands en direction de Sidi-Omar est brisée.

Le matériel ennemi est sévèrement réduit. Les Allemands se battent avec acharnement, mais les soldats anglais s'y attendent et savent qu'ils annihileront leur résistance. La bataille bien commencée suivra ses phases rapides, sans que les Britanniques perdent le contrôle de la situation et l'initiative des mouvements.

WILLIAM BULLITT ET LE MONDE

« Celui qui ne connaît pas le monde ne se connaît pas lui-même », dit M. William C. Bullitt, après Marc-Aurèle, dans son article intitulé « What Next ? », publié dans « Life » après son retour de France. Ambassadeur des Etats-Unis en France depuis 1936, il est revenu après l'armistice pour répandre l'esprit de lutte contre l'Allemagne. « L'Américain doit s'imprégner des problèmes mondiaux », dit-il. Il pourrait donner en exemple sa propre carrière, celle d'un homme passionné et actif.

Son nom est la transcription d'un nom français. En 1637, Joseph Boulet, protestant languedocien, émigrait en Amérique et fondait une solide dynastie de grands propriétaires virginiens. De son ancêtre, William Bullitt a gardé son amour de la France et de la langue française qui lui ont permis de connaître parfaitement les questions politiques qui agitaient la France.

Il a commencé sa carrière par une satire des usages compassés, dans un livre « Ça ne se fait pas ». En juillet 1914, il se trouvait en voyages d'études en Russie ; il quitta le pays en compagnie de sa mère, traversa Berlin qui hurlait ses « Nach Paris », et trouva Paris sous la menace de l'invasion ; il essaye, sans succès, de s'enrôler dans l'armée française. De retour à Philadelphie, il verse dans le journalisme et rédige de temps à autre un article diplomatique. Remarqué, il est chargé d'accompagner une mission de pacifistes américains en Scandinavie, qu'il critique finement, car il jugeait l'entrée en guerre de l'Amérique inévitable.

De retour en 1916 après un voyage de noces en Allemagne, le président Wilson s'intéresse à lui, l'attache au département d'Etat pour les affaires d'Europe centrale et l'emmène à la Conférence de la Paix, à Paris. Envoyé à Moscou après la guerre, il rédige un rapport favorable à l'établissement de relations diplomatiques avec Lénine.

En 1933, il revient en U.R.S.S. comme ambassadeur des Etats-Unis. En 1936, il est à Paris, sa ville de prédilection, et s'y installe en homme du monde. Les Français lui sont reconnaissants de maintes démarches diplomatiques délicates effectuées pour renouer les relations entre la France et certains pays d'Europe centrale. Son affabilité infinie, sa connaissance des hommes, lui ont permis de réussir des missions auxquelles beaucoup d'autres auraient renoncé. Que cet homme, qui épouse si chaleureusement la cause de la démocratie, parce qu'il connaît Hitler, soit envoyé dans le Proche-Orient par Roosevelt, est un événement que nous accueillons avec joie. Sa mission concernera sans doute la position de l'Angleterre en Moyen-Orient et l'étude de l'importance réelle de l'aide américaine.

mur de tanks. Partout ils trouveront des unités légères, les unités de cavalerie de l'ancien temps, qui leur barreront les voies de retraite. Nous nous demandons avec une certaine anxiété comment ils réagiront. Les hommes s'attendent à une lutte sévère et n'en sont pas mécontents.

JEUDI 20

Le temps s'est amélioré. Les tanks anglais sont entrés en contact avec l'ennemi, qui voulait couper la colonne qui montait à l'assaut de Tobrouk. Il a rencontré nos forces se dirigeant vers Bardia, et la bataille se poursuit quelque part entre Capuzzo et Bir-el-Gobi. Nous n'avons toujours pas de contact personnel avec la bataille. Je n'ose pas le dire, mais je suis un peu déçu par la monotonie de ces journées, où nos hommes font l'histoire. J'ai l'impression pénible que les événements se précisent trop lentement. Je me décide à faire un tour parmi nos forces et vais rendre visite à l'escadrille de Lorraine, quelque part sur le front... C'est la première escadrille française libre constituée depuis l'armistice. A sa tête, le commandant français Edouard Corniglion Molinier, un as de cette guerre et de la dernière aussi. L'escadrille a été entraînée en Syrie, mais n'a pas pris part à la campagne de Syrie, pour éviter que des pilotes français abattent des Français. Auparavant, des pilotes de la France Libre avaient combattu. Ils ont montré leur valeur dans l'oasis de Koufra et ils espèrent se distinguer aujourd'hui. Ils me reçoivent à déjeuner, et, malgré la bataille, leur nourriture est la meilleure que j'aie mangée au front. Avec les conserves, ils me servent, suivant la bonne tradition française, un



Des bottes... Des bottes... Des bottes... Dans un nuage de poussière, des troupes néo-zélandaises s'avancent, martelant de leur pas lourd le sol qu'elles ont reçu pour mission de conquérir. Photographiée sous cet angle, leur avance revêt un caractère de grandeur inusité qui fait penser à ces chevauchées héroïques immortalisées par Kipling.

JOURNAL du FRONT

d'après EDWARD KENNEDY

Correspondant de guerre
de l'Associated Press

Nous avons demandé à Edward Kennedy, correspondant de guerre de l'Associated Press, de retour au Caire pour quelques heures, de bien vouloir reconstituer pour nous son journal au front, d'après ses souvenirs, et les dépêches qu'il a envoyées en Amérique.



LE 16 NOVEMBRE AU SOIR

Le général Cunningham nous reçoit chez lui, et nous confie que le 18, mardi, à l'aube, commence l'offensive que nous préparons depuis de longs mois. Elle partira en divers points du désert entre Djaraboub et Sidi-Barrani. Les troupes britanniques franchiront les fils de fer barbelés, plantés par les forces de l'Axe. L'affabilité et la confiance du général font bonne impression parmi nous, et chacun prend ses décisions pour suivre le plus aisément les directives de son journal.

LUNDI 17

Le général quitte ce qui avait été son quartier général, pour des positions avancées sur la ligne frontière. Quelques correspondants le suivent, d'autres restent sur place. Nous sommes au cœur du désert et pourtant la marche incessante du quartier général suivra l'offensive en autos blindées. Les correspondants s'essaiment dans le camp, parlant aux différents commandants et au personnel de l'Intelligence. Chacun essaie de se faire une idée du cours des opérations. Je suis détaché à la R.A.F., car l'Associated Press a envoyé un autre correspondant sur le front, ce qui me laisse plus de liberté d'action.

Il fait un temps désagréable. Les hommes sont taciturnes, en prévision de l'action qui se prépare. Peut-être pensent-ils à ce qu'ils laissent derrière eux. En me promenant dans le camp, je rencontre deux soldats du nord de l'Angleterre qui se tutoient, s'adressent par le « Thou » de la poésie classique. Fait curieux : cette habitude ancestrale a pu survivre dans un coin de la province anglaise. En Amérique, on ne les comprendrait sans doute pas.

MARDI 18

Nous autres, chargés de décrire la vie militaire, cherchons la réaction sentimentale du soldat, et nous oublions un peu nous-mêmes. Nous dormions en plein air, avec plusieurs couvertures, mais nous étions glacés jusqu'aux os. La pluie nous pénétrait, et nous ne pouvions nous laver. Notre ration d'eau était réduite à une pinte par jour. Nous étions obligés de nous raser en utilisant le rétroviseur de notre voiture. Nos rations, toutes des conserves, sont réchauffées par le chauffeur de notre lorry. La journée s'écoule sans incident. Nous attendons impatiemment les nouvelles rassurantes, mais laconiques. L'après-midi, le messager vient prendre nos dépêches préparées l'après-midi, tapées à la machine sur une boîte de bois, assis dans le sable ou sur un petit pliant. Mon ami Salusbury, du « Daily Herald », a fait preuve de sagesse en emportant le plus d'équipement possible avec lui. Il a un siège confortable. « Je ne veux plus que l'on s'asseye sur mon lit de camp, et qu'on me le casse », m'a-t-il déclaré gravement. Nous avons tous ri de son sérieux. Il a aussi un petit Primus automatique qui ravit les buveurs de thé de notre groupe...

Nous attendons que nos troupes découvrent de la résistance, et nous sommes assurés que l'ennemi est surpris par notre rapidité. Pas d'avions ennemis en l'air. Des nuées des nôtres sillonnent le ciel.

MERCREDI 19

Les nouvelles se précisent aujourd'hui. Deux colonnes se sont jetées de Djaraboub dans le désert de Libye : la première se dirige vers Tobrouk et la seconde, après avoir franchi les fils barbelés, a tourné plein nord en direction de Fort Capuzzo-Bardia. Les Allemands ont deux divisions blindées, selon les rapports de la reconnaissance. Ils sont divisés en deux groupes importants. L'un cerne Tobrouk au sud-est de la ville, sur un périmètre de 35 milles environ, bordé d'un champ de mines large de deux milles, l'autre est stationné entre Bardia et Fort Capuzzo. Solloum et Halfaya sont fortement retranchés depuis quelques mois, et l'infanterie allemande semble avoir des réserves. Les feux de l'artillerie anglaise contiennent l'ennemi là-bas, tandis que les colonnes motorisées qui ont franchi 8 kilomètres en un jour prévoient la lutte qui ne saurait tarder.

Nous apprenons que l'effet de surprise est augmenté du fait que nous avons la maîtrise des airs. La reconnaissance ennemie n'a pu opérer et nous pouvons espérer que la colonne qui s'avance vers Bardia n'a pas été aperçue, car elle a préparé son mouvement dans le plus grand secret. Les Allemands se heurtent à un

Les premières journées de l'offensive ont été marquées par de violents combats de tanks, au cours desquels l'ennemi a perdu une partie importante de son matériel. D'une longueur inusitée, ces combats n'ont laissé que fort peu de répit aux forces qui y ont participé. Entre deux assauts, les hommes de ce régiment anglais de tanks ont cependant trouvé le temps de boire une goutte de whisky. Les pouces levés indiquent que le moral est excellent.

plat de pommes de terre frites, succulentes. « Nous savions qu'il en manquait en Egypte, me confient-ils, et en quittant la Syrie, nous en avons rempli les avions. » L'on me présente le fanion en grande pompe, et j'apprends que les hommes ont accompli des exploits héroïques pour se joindre aux forces libres. Trois d'entre eux ont quitté Marseille comme cuisiniers sur des bateaux marchands. Le commandant Molinier allait être emprisonné à Marseille, quand il s'embarqua en fraude sur un cargo qui partait à la Martinique, puis se dirigea sur Washington en passant par Porto-Rico. C'est un archéologue en temps de paix, et il a fait des découvertes intéressantes sur la reine de Sheba. Dans la dernière guerre, il a été décoré de la Croix de guerre, mais il était trop jeune pour être cité et l'on a caché son âge. A celle-ci, il l'a méritée aussi, mais il était trop vieux.

Les pilotes me montrent fièrement leurs bombardiers Blenheim, et je les vois s'envoler. Ils vont faire des raids glorieux, j'espère...

...Les régiments néo-zélandais et indiens

équipés de tanks américains (c'est la première fois que notre matériel est mis à l'épreuve) sont prêts à prendre leur marche en avant le long de la frontière libyenne. Ils ont déjà accompli les premiers mouvements, et je crois qu'ils décideront leur direction avec plus de franchise dès que la situation sera éclaircie.

VENDREDI 21

Vendredi matin, nous sommes accueillis de bonne heure par des nouvelles réconfortantes. L'ennemi n'a pas le temps de recevoir des renforts. Les routes de mer sont surveillées par la marine britannique, et nous sommes convaincus que les transports italiens ne peuvent passer. Il en va différemment d'avec la dernière offensive allemande en Libye, où les Allemands sauvaient 70 % de leur tonnage. Ils avaient utilisé les eaux territoriales tunisiennes pour s'écouler vers la Tripolitaine, évitant le dangereux détroit d'Otrante. Cette fois-ci, nous monterons bonne garde.

Les avions ennemis commencent à arriver, mais ils ne sont toujours pas en quantité suffisante. Ces escadrilles qui nous survolent nous rassurent. Elles sont toutes britanniques, tandis qu'en Crète, je me souviens qu'il fallait prendre garde ; le ciel était « chose allemande ».

Nous apprenons dans le courant de la journée que les Allemands venant de Capuzzo et de Bardia ont perdu un grand nombre de tanks. La colonne montant vers eux leur a infligé de telles pertes qu'ils sont obligés de rebrousser chemin. Les Allemands sont divisés en deux groupes affaiblis maintenant, et notre colonne victorieuse va pouvoir se joindre à celle qui monte vers Tobrouk. Les Néo-Zélandais se sont battus aussi à Sidi-Omar, mais nous sentons qu'ils n'ont pas rencontré le gros de la résistance. Il est difficile de retracer les origines des différentes pointes de tanks dans cet immense désert. Je voudrais voler au-dessus du front de longues heures pour voir le dessin du gigantesque échiquier. Nous sommes anxieux de comprendre à demi-mot les brèves indications qui nous sont transmises.

Je n'ai pas déjeuné dans l'espoir de suivre une compagnie qui part plus au nord, mais à la dernière minute l'on m'a conseillé de rester là. « Du nouveau se prépare pour vous », me dit-on.

SAMEDI 22

Je suis arrivé à obtenir un avion pour survoler le front. Salusbury du « Herald » et Capell du « Daily Telegraph » m'accompagnent. Ils se sont casés frileusement dans leurs sièges, dans l'aube grise, et je les ai suivis plein d'espérance. Nous sommes les seuls journalistes qui aient eu le privilège de survoler le front jusqu'ici. Le pilote, qui a conduit des bombardiers dans plusieurs raids, est d'une adresse à toute épreuve.

Nous voici partis.

Enfin, nous voguons paisiblement sur les sables dorés. Les collines s'étalent en longues ondulations. Nous piquons vers un aérodrome des nôtres. Des avions de chasse attendent l'ordre d'envol. Ce sont des Tomahawks, déguisés en requins. Leur forme effilée s'y prête bien et la gueule grimaçante aux dents acérées de la pointe de la coque nous effraie ! Pour augmenter l'effet psychologique, nous dit le pilote.

Nous survolons la région de Tobrouk et nous voyons la mince route qui la contourne. La vaillante forteresse est occupée par nos troupes dans un demi-cercle de 35 milles de rayon. Une ceinture de mines d'environ deux milles de large a été placée par les Allemands et nous empêche de tenter tout de suite un ralliement de la garnison. La route, remplaçant celle qui passait par la ville même, suit la trace des ouadis pour rejoindre Bardia et Capuzzo. Les ouadis sont les rivières à sec qui ont creusé leur lit à travers les collines. Encaissées entre deux hauteurs, elles sont très difficiles à défendre. Nous savons que les ravitaillements par camions que l'ennemi tente d'effectuer sont sévèrement bombardés par notre aviation. 200 camions ont été annihilés par nos bombes.

L'ennemi a quitté Bardia et Capuzzo, pour regrouper ses forces blindées près de Tobrouk. Il pourrait s'échapper par la route, mais il devrait essuyer de féroces attaques de flanc.

Nous survolons un champ de bataille, semé de dépouilles. Notre pilote descend si bas que nous pouvons voir la tache vermeille du sang d'un soldat couché sur le sable. Pauvre fin de la bête humaine !...

Plus à l'est, près de Solloum, nos troupes avancent. Elles ont investi les positions qui entourent Halfaya et ne permettront à l'ennemi de se retirer qu'en se frayant un chemin à travers leurs corps. Retranché derrière l'escarpement, assuré par ses propres réserves, bien qu'il ait perdu les magasins de Bardia et de Fort Capuzzo, il n'a pas l'intention de céder tout de suite.

Salusbury gardait son air méditatif et faisait des remarques sur la beauté du panorama. Capell ne disait rien. Il aime tant le désert, qu'il n'est pas rentré au Caire depuis près de cinq mois. Il voulait se faire une idée aussi complète que possible, et l'attention le rendait muet.

Nous vîmes un théâtre d'activités, mais nous ne pouvions nous approcher suffisamment. Nous évitions la poussière et le mirage qui cachent les hommes sur terre, mais à cette distance il était difficile de suivre les opérations, d'autant qu'elles se déroulent lentement. La procession des tanks ressemble à un convoi funèbre. Seuls les flammes des canons et le bruit donnent de la vie à la scène.

Rentré à l'aérodrome, je décidai de me reposer quelques heures au Caire.

Je retourne mercredi sur le front et j'espère rapporter d'autres impressions neuves...

FLASH



Les nombreux prisonniers capturés au cours des premiers combats sont dirigés, par groupes, au camp où ils seront internés.



LA PASSE DE HALFAYA

Elle a désormais sa place dans l'histoire de la guerre en Afrique. Au cours de la première offensive de Libye, les soldats britanniques la surnommèrent la « passe de l'enfer » à cause de certains combats particulièrement violents auxquels elle servit de théâtre. C'est, sans contredit, l'un des points les plus accidentés du désert. Elle est actuellement occupée par les troupes allemandes qui semblent y avoir installé des batteries d'artillerie qui, quoique avantagées par la nature du terrain, ont été cependant incapables d'arrêter la fameuse charge à la suite de laquelle, jeudi matin, des troupes maoris réussirent à déloger les forces de l'Axe des casernes dominant Solloum.



Le Général CUNNINGHAM

L'étude que nous résumons ci-après sur le général Sir Alan Cunningham est due à la plume de M. Carel Birkby, journaliste sud-africain qui a suivi de près les opérations en Abyssinie.

Qui est donc Sir Alan Cunningham ? En qualité de correspondant de guerre, au cours des campagnes de Somalie italienne et d'Abyssinie, j'eus l'honneur de le connaître quelque peu. J'ai suivi son armée depuis le jour où il en assuma le commandement, jusqu'au moment où le duc d'Aoste, consentant à sortir de sa caverne d'Amba Alagi, se rendit avec les honneurs de la guerre. J'ai vécu tous les épisodes de l'épopée africaine : d'abord la feinte de Marsabit vers l'Ethiopie méridionale, puis l'interminable randonnée, partie de la rivière Tana, à travers le Juba, puis Mogadiscio, Jijiga, Harrar, Addis-Abéba, Dessié et finalement Amba Alagi, où s'effectua la jonction de notre colonne avec celle qui venait du Soudan, à travers l'Erythrée. L'armée de Cunningham gagna la course d'Addis-Abéba, couvrant pendant deux mois des étapes de 40 kilomètres par jour, et se déployant en un large mouvement demi-circulaire. Avec une maigre force de 21 bataillons d'infanterie (dont huit seulement étaient composés de blancs), le général Cunningham mit hors combat une armée ennemie de 172.000 hommes. L'artillerie dont il disposait n'atteignait pas le huitième des pièces que les Italiens pouvaient mettre en ligne. Son aviation combattait avec une infériorité d'un contre cinq. Il remporta la victoire parce qu'il se trouvait à la tête d'un matériel humain nettement supérieur, et aussi grâce à son audace, son entrain et son imagination. Rien n'illustre mieux son caractère que les premiers mots de son fameux ordre du jour issu juste avant la bataille de Juba : « Frappez l'ennemi, frappez durement et frappez encore ! »

Son apparence, ses manières, sa personnalité sont de nature à impressionner même des correspondants militaires aguerris. Il est mince, souple, et de sa personne émane une agilité presque féline : ses cheveux grisonnants sont légèrement bouclés ; son visage exprime une intelligence pénétrante, et ses yeux sont brillants, malgré la gravité qu'on peut lire dans son regard ; il parle avec vivacité, et d'une façon incisive, mais sa voix est nuancée d'une sorte d'affabilité qui met à l'aise ses interlocuteurs.

Rompant avec la tradition, il n'est pas le fils d'un soldat, mais d'un savant : son père, le professeur D. J. Cunningham, était membre de la Société Royale. Sir Alan est, comme on le sait, le jeune frère de Sir Andrew Cunningham, commandant en chef de la flotte de la Méditerranée. C'est donc le plus jeune associé de la Société, inventée par un humoriste sud-africain pendant la campagne d'Abyssinie : « Cunningham Frères, nettoyeurs d'Italiens ». L'amiral est son aîné de quatre ans, et reçut le titre de « sir » deux ans avant son frère qui ne fut élevé à cette dignité qu'après sa victoire en Afrique Orientale. Actuellement, la Maison Cunningham, travaillant en association encore plus étroite dans les eaux et sur les rives de la Méditerranée, a repris ses activités et est entrée en relations d'affaires avec les Allemands et les Italiens.

Examinée de près, la carrière de Sir Alan apparaît vertigineuse. Il y a seulement six ans, il était lieutenant-colonel. Mais dans l'énumération des promotions dont il fut l'objet et des postes qu'il occupa, on décèle son énergie et les ressources infinies de son esprit. Non seulement il suivit les cours du Collège de Défense Impériale, mais il fréquenta ceux d'un collège naval. Il servit à Singapour. Au cours des dernières années, il commanda une division d'artillerie, et à la déclaration de la guerre il était, je crois, commandant de la 5e division de D.C.A. de l'armée territoriale. Les canons n'ont pas de secrets pour lui.

L'arrivée du général Cunningham à Nairobi, en qualité de commandant des forces de l'Afrique Orientale, fut aussi dramatique que la poussée formidable qui lui permit d'anéantir les Italiens en Somalie et en Ethiopie. C'était vers la fin d'octobre, l'année dernière. Je faisais partie d'un petit groupe qui attendait, à l'aérodrome de Nairobi, l'avion sud-africain qui transportait le Field Marshal J. C. Smuts, rentrant d'une conférence tenue à Khartoum en compagnie de M. Anthony Eden, Sir John Dill et Sir Archibald Wavell. L'avion était en retard. Comme la nuit était tombée, les opérateurs de cinéma remisèrent leurs appareils de prises de vues. Bientôt, les feux de position du Lockhead Lodestar apparurent comme des étoiles se détachant sur le ciel noir. Seulement alors, nous apprîmes que l'appareil avait à son bord, outre le Premier Ministre Smuts, un nouveau commandant en chef. Quelques minutes plus tard, l'avion était à terre. Derrière le maréchal Smuts, s'avançait le lieutenant-général Alan Gordon Cunningham, dont le nom nous était presque inconnu.

Trente-six heures plus tard, le nouveau commandant était en tournée d'inspection, auprès des troupes à l'entraînement et sur la ligne de feu. Il affronta le mauvais temps pour visiter les Sud-Africains à Gilgil, il se rendit à Nakuru. Il prit l'avion pour Nanyouki, puis pour Wajir, qui constituait le nœud de nos défenses dans le district de la frontière nord. En deux jours, le général avait pris contact avec ses hommes, les Springbocks, les Gold-Coasters, les Nigériens et les King's African Rifles. Trois mois plus tard, le « blitz » commençait. L'attaque lancée sur le Juba fut magnifiquement soutenue. La bataille était déjà engagée, et seuls ceux qui se trouvaient dans les régions avancées en avaient eu connaissance. En une semaine, le Jubaland était conquis. En quinze jours, la ligne de la rivière Juba avait été défoncée. En dix-huit jours, Mogadiscio fut contraint de se rendre. Un mois plus tard, Harrar cessait la résistance, et trente jours après le départ des forces impériales de Mogadiscio, l'Union Jack et l'étendard du Lion de Judas flottaient sur la capitale éthiopienne.

Vivant des instants dramatiques qui sont entrés dans l'Histoire, avançant rapidement en même temps que les troupes, j'ai passé comme dans un rêve à travers cette courte période, si pleine d'héroïsme. Mais parmi les événements saillants de la campagne, celui qui s'est incrusté dans ma mémoire d'une façon particulièrement frappante est une rencontre que j'eus avec le général Cunningham à Mogadiscio, le soir même de la prise de la ville. Il était arrivé dans son automobile, qui était devenue familière à tous les soldats, devançant ses officiers. J'étais le seul correspondant de guerre présent, et il m'accorda une demi-heure d'entretien confidentiel, au palais du gouvernement de la Somalie où il avait installé ses quartiers. La vitesse de notre avance avait été telle, que, malgré l'excellente organisation de nos voies de communication, notre colonne était entrée à Mogadiscio après avoir brûlé les dernières gouttes d'essence et avoir épuisé la dernière boîte de conserves.

Le général Cunningham résuma son succès par cette boutade : « Voilà, nous sommes parvenus ici, bien que notre armée tienne à l'aide de ficelles. »

Je hasardai une question timidement : « Et d'ici, où irons-nous ? » Il me répondit, les yeux brillants : « Nous irons en avant, bien qu'il ne nous reste plus de ficelle. »

Et cette réponse dépeint, à elle seule, Sir Alan Cunningham.

(D'après « Parade »)





Les bombes ont été installées, les réservoirs à essence remplis, les moteurs rapidement révisés. L'appareil est prêt à prendre l'air. Le capitaine et les membres de l'équipage enfilent leur tenue de vol, qu'ils appellent en riant « leurs vêtements de sport ».

A travers l'espace, nous suivons la « carrossable » qui mène à Tripoli.

La nuit, majestueusement calme, nous enveloppe de sa beauté mystérieuse. Caressée par les rayons lunaires, la mer, au-dessous de nous, miroite des milliers de paillettes d'argent qui folâtrent au gré des vagues. Derrière nous, la Grande Ourse, à peine pâlie par la lumière que diffuse l'astre nocturne. Par à-coups saccadés, les moteurs déchirent l'obscurité des lueurs vertes qu'éjectent les tubes d'échappement. Les pales métalliques des hélices jouent gracieusement avec les rayons de la lune, qu'elles déploient en cercles brillants, semblables à des disques de gramophone.

Une paix surnaturelle, venant de l'infini, parvient jusqu'à nous, à travers les écoutilles. La cadence régulière des moteurs est tellement rassurante, qu'elle ne se distingue plus du silence, souverain absolu de notre monde. Personne ne dit mot. Les hommes de l'équipage ont de l'expérience et connaissent leur travail. Notre commandant, décoré de la D.F.C., est originaire de Sydney. C'est un expert en matière d'aérodynamisme, qui, grâce à son obstination, a obtenu de faire partie du personnel volant après avoir longtemps occupé un poste à terre. Plus de cinquante opérations aériennes sont inscrites à son actif : il a effectué des raids au-dessus de l'Allemagne, de l'Afrique du Nord, de la Grèce et de l'Italie. Deux autres Australiens font partie de l'équipage. L'escadrille compte un bon nombre de jeunes gens des Dominions.

Le navigateur lâche une fusée éclairante qui se pose doucement sur les flots. Le mitrailleur de cuve communique ses observations : « Mitrailleur arrière au navigateur : dérivation trois degrés à tribord. Dérivation un, deux, trois degrés à tribord. » « Trois degrés à tribord, O.K. Merci. »

Nous sommes en vue de Tripoli. Absorbés dans la contemplation de la nuit, nous sommes surpris d'être arrivés si vite. La voix du capitaine demande au téléphone interne : « Lecture des cadrans ? » Le navigateur donne les renseignements demandés. « Nous y sommes, dit le capitaine. Tripoli est à quatre milles devant nous. J'aperçois le port. Regardez. » Le navigateur s'approche du hublot et regarde attentivement pendant une demi-minute. « Oui, nous y sommes, Sir. » A quelques milliers de mètres au-dessous de nous s'étend la ville de Tripoli, dont les blanches bâtisses reflètent la froide lumière de la lune.

Le bombardier décrit un large cercle et

Au bout de la route carrossable de l'air, Tripoli la blanche reçoit la visite d'un bombardier britannique...



oblique délibérément vers le désert. Le lanceur de bombes jette un dernier regard sur sa carte et s'apprête. « Nous suivrons cette route », dit le capitaine. L'avion s'incline et glisse graduellement vers le sol. D'en bas, nous parvient un ouragan de détonations, pendant que le ciel, autour de nous, se ponctue d'étoiles multicolores. La ville, semblable à un aveugle, bat désespérément l'air des bras immenses de ses projecteurs et aboie sa colère impuissante. Les obus crépitent tout près, maintenant. Des feux rouges, verts et blancs s'allument à quelques mètres de l'appareil, si beaux, si gais, qu'on peut difficilement se rendre compte qu'ils apportent la mort. « Voici l'objectif, dit soudain le capitaine, juste en dessous de nous ; ces constructions carrées. Vous y êtes ? »

A peine a-t-il achevé ces mots, que l'intérieur de la carlingue s'illumine d'une clarté aveuglante. Nous sommes pris dans le rayon d'un projecteur. Notre hublot brille comme une ampoule électrique géante. Les détonations redoublent de fréquence et d'intensité. Le feu d'artifice se rapproche dangereusement. La D.C.A. ennemie cherche à tout prix à nous détruire, avant que nous puissions disparaître de nouveau dans la nuit. « Ils sont sur nous, Sir, leur tir s'ajuste. Il vaut mieux virer, Sir. »

« O.K. » Ils disent souvent « O.K. », ces jeunes gens. Au moment de l'action, c'est une perte de temps que de dire « Votre message a été reçu et compris. »

L'avion plonge soudain, tout en effectuant un virage aigu. Le réflecteur n'arrive pas à suivre cette chute verticale. Un instant, il colle sur l'appareil, puis nous sommes plongés dans l'obscurité. Derrière nous, le rayon lumineux balaye éperdument l'espace. Nous reprenons de la hauteur. Le mitrailleur de cuve s'écrie gaiement : « Le tir d'en bas est dirigé loin derrière nous, Capitaine ! »

Nous revenons sur l'objectif. Le tir des canons a diminué, mais les projecteurs nous cherchent toujours. « Nous arrivons sur l'objectif ! Appuyez à bâbord légèrement. Un peu plus. Tout droit, maintenant ! O.K. Parés ! LACHEZ BOMBES ! »

Les doigts crispés sur la manette du lance-bombes répondent seuls à l'ordre. Un gros paquet de projectiles part en sifflant vers le sol. Le grand appareil vibre tout entier, et 600 mètres plus bas, la terre rugit sourdement. « En plein dans le mille ! » crie le capitaine. Pour la première fois, nous percevons un tremblement dans sa voix. « Oui, j'aperçois les explosions », dit le mitrailleur arrière. Comme un oiseau de proie, le bombardier décrit des cercles au-dessus de l'objectif atteint, passant à travers les éclairs des obus qui éclatent nombreux tout autour. De noirs nuages de fumée et de poussière se déroulent en lourdes spirales et marquent l'emplacement où s'érigaient des dépôts de munitions et de véhicules. Les moteurs rugissent ; l'avion reprend de la hauteur et se prépare à la seconde attaque contre l'objectif sur lequel flotte maintenant un immense plumet de fumée épaisse. « Les mitrailleurs avant et arrière, attention aux chasseurs », dit le capitaine. « O.K, Sir », répondent tous deux d'une même voix.

Une fois de plus, le grand oiseau glisse vers le sol. Une fois de plus, les bombes éclatent, projetant vers nous des débris de maçonnerie éventrée par l'explosion.

La tâche est accomplie. Salué par les salves rageuses des canons cloués à terre, le bombardier se dirige vers l'Est.

Derrière nous, la lune brille sur Tripoli. Blanche comme une nécropole immaculée, parée d'un sombre panache de fumée que le vent pousse vers la mer, la ville nous envoie pendant quelques secondes les échos de son artillerie que nous entendons à peine. Bientôt, nous n'entendons plus que le ronronnement de nos moteurs. Ils semblent chanter « O.K. O.K. »

Une fois de plus, nous avons parcouru indemnes la « carrossable ».



Le signal du départ donné, l'avion s'élance à la conquête du ciel. Parmi les membres de l'équipage, la même idée domine : causer le plus de dégâts possible aux objectifs ennemis. Dans la partie qui se prépare à être jouée, le pilote joue un rôle de premier plan.



L'ordre d'aller bombarder le port de Tripoli vient d'être donné. Les appareils reçoivent leur plein de bombes. Avant d'être installées, celles-ci sont cependant examinées par un spécialiste qui s'assure qu'elles sont en excellent état.



Une vue aérienne du port de Tripoli. Au cours de ces derniers mois, ce port — clé de la Libye — a été presque quotidiennement bombardé par l'aviation britannique.



Le maréchal Tchang-Kaï-Chek et sa femme, au quartier général chinois à Tchoung-King. Mme Tchang-Kaï-Chek, la « femme qui vaut vingt divisions », collabore étroitement avec son mari auquel elle sert de conseillère, d'interprète et de chef de la propagande.

Madame Tchang-Kaï-Chek

L'ennemie acharnée de l'envahisseur japonais soutient avec son mari une lutte gigantesque

Dans le cadre simple mais élégant du salon de sa résidence de Tchoung-King, May-Ling Soong Tchang, épouse du généralissime Tchang-Kaï-Chek, évolue avec aisance. C'est une femme charmante. Sa silhouette élancée, l'ovale parfait de sa figure, ses cheveux noirs ondulés dégagent une féminité intense, qui cache l'esprit énergique du second maître de la Chine.

Elle parle rapidement, fumant l'une après l'autre des cigarettes mentholées qu'elle tire d'un coffret en ébène. Elle porte des robes de coupe chinoise. Les femmes du Céleste-Empire ont résolu le problème de la mode, en instituant un modèle unique de robe qui se porte dans toutes les circonstances. Seule la qualité de l'étoffe varie, mais la forme est toujours la même. Une innovation sensationnelle fut la suppression de manches qui fut adoptée il y a huit ans.

Madame Tchang-Kaï-Chek porte, lorsqu'il fait chaud, une robe standard en soie fleurie. Elle se pare toujours de boucles d'oreilles, tantôt en jais, tantôt en diamants. Elle emploie un parfum discret et semble n'avoir d'autre souci que de paraître belle.

Une femme qui vaut 20 divisions

Pourtant, sa journée de travail commence à 6 heures et demie du matin et finit à minuit. « Je peux alors aller me coucher, dit-elle, mais je me réveille le matin encore plus fatiguée. »

Le climat de Tchoung-King est des plus déprimants. En hiver, un froid humide pénètre jusqu'aux os ; en été, c'est une chaleur de chaudière qui règne. La nature est avare de printemps dans cette région. Quelques jours par an seulement la température est agréable.

Lorsqu'on se trouve dans la résidence des Tchang, on a l'impression d'être isolé de tout le reste de la ville. On ne voit pas les constructions à moitié démolies par les bombes japonaises, les pans de mur noircis par les incendies. On ne voit pas les masures et les taudis élevés parmi les ruines, où s'abrite et travaille la population.

On n'entend pas les coups de marteau qui, depuis la guerre, sont devenus les pulsations de cette ville. Tchoung-King doit se reconstruire aussi vite qu'elle est détruite par l'aviation nippone. De temps en temps arrive, assourdi, le bruit lointain d'une détonation ; des abris sont creusés dans le roc à l'aide de la dynamite.

La saison des raids aériens commence en été, mais il faut se préparer.

Mme Tchang-Kaï-Chek s'inquiète : graduellement, elle sent qu'elle perd sa maîtrise de la langue anglaise. Elle n'est pas retournée aux Etats-Unis depuis l'époque où elle a terminé ses études.

« Les Chinois d'outre-mer insistent pour que j'entreprenne une tournée de conférences en Amérique. Ils estiment que cela vaudrait à la Chine une puissance équivalente à dix divisions d'infanterie. Mais mon mari m'a dit que ma présence ici valait vingt divisions ; je suis restée. »

L'interprète du généralissime

La jeune femme remplit les fonctions délicates d'interprète pour son mari. Le généralissime connaît un seul mot d'anglais : « darling ». Dans ses entretiens avec des personnalités étrangères, il compte entièrement sur son épouse.

« Nous ne nous cachons jamais rien. Toutes les difficultés, toutes les peines sont supportées en commun, dit Mme Tchang. Nous sommes mariés depuis quatorze ans. Notre vie conjugale est des plus normales, malgré nos tempéraments. Tout le monde disait que notre union n'aurait par duré.

« Le généralissime prend soin de moi comme d'une enfant. Parfois, je suis tellement surmenée que je n'arrive plus à penser. Sourd à toutes mes protestations, il m'oblige à aller me reposer à la campagne. »



Une photographie caractéristique de Mme Tchang-Kaï-Chek prise sur la terrasse de son domicile à Tchoung-King. D'une grande beauté, la femme du généralissime chinois est réputée pour son élégance, non seulement en Chine, mais aussi aux Etats-Unis où son éducation américaine lui vaut, par ailleurs, une grande popularité.

Parfois, le dimanche, Tchang-Kaï-Chek et sa femme traversent la rivière et s'en vont passer quelques heures dans leur résidence de campagne. Presque toutes les ambassades étrangères se trouvent sur la rive sud, qui est relativement à l'abri des bombes. Là, pendant une journée, on peut se reposer de la guerre.

Les faits et gestes de Mme Tchang sont l'objet de l'attention générale et soulèvent des commentaires d'où la médisance n'est pas exclue. C'est la rançon de la célébrité, et la jeune femme s'en rend parfaitement compte.

« Chaque fois que je vais à Hong-Kong, on raconte que c'est pour négocier la paix avec les Japonais, ou pour obtenir le divorce, ou bien on dit que mon mari m'a chassée à coups de fusil. Le nombre de fois où nous avons divorcé dans l'imagination des gens ne se compte plus. »

Elle se rend à Hong-Kong pour suivre le traitement d'un spécialiste américain : il y a deux ans, elle fut sérieusement blessée dans un accident d'auto. Mais elle est fatiguée de donner des explications au sujet de ses voyages. Elle effectue ses déplacements en avion. Elle s'installe à côté du pilote avec lequel elle bavarde tout le temps. Exceptionnellement, on lui permet de fumer.

« Lorsque j'étais une jeune mariée, poursuit Mme Tchang, j'entendais des choses terribles au sujet de mon mari. On racontait qu'il possédait cinq millions de dollars or déposés en son nom auprès de plusieurs banques américaines. Pendant deux ans, ma vie fut empoisonnée. Je pensais que si mon époux avait confiance en moi, il devait de son propre mouvement me faire cet aveu. Je n'étais pas attirée par l'or. Seule la pensée qu'il pouvait me cacher quelque chose m'était insupportable.

« Un jour, je rencontrai Mme Chang, la femme du jeune maréchal. Elle m'apprit que son mari avait cinq millions de dollars en Amérique. La lumière se fit dans mon esprit : il y avait eu confusion entre Tchang et Chang. Je racontai tout au généralissime, et lui fis part de mon intention de prendre publiquement sa défense. Il me l'interdit. C'est un homme très fier. Jamais il ne risquera un mot pour se défendre d'une calomnie. »

La journée de Mme Tchang

A l'heure actuelle, tout le monde en Chine travaille. Il n'y a rien d'autre à faire. Les distractions du genre que nous connaissons n'existent pas. En temps normal, le plaisir du Chinois réside dans la nourriture, la conversation, le mah-jong et l'opium. Les jeunes générations aiment la danse. Mais le mouvement de la Nouvelle Vie, dont Mme Tchang-Kaï-Chek est l'animatrice, vise, dans le cadre de la morale la plus stricte, à l'achèvement de buts visant le progrès social, la conduite de la guerre et l'éducation des masses. L'indolence naturelle du Chinois devait disparaître devant la nécessité de tenir tête victorieusement à l'envahisseur. Aujourd'hui, les jeux de hasard et la danse sont interdits. Les traficants de drogues sont exécutés.

Il est rare, en Chine, de voir des enfants jouer. Les grands travaillent. Les petits attendent inactifs d'avoir l'âge requis pour travailler à leur tour.

Mme Tchang-Kaï-Chek donne l'exemple. A six heures trente du matin, elle est debout. Pendant une heure, elle s'entretient tranquillement avec son mari.

Elle prend son petit déjeuner toute seule. Son secrétaire lui apporte un volumineux courrier auquel elle répond scrupuleusement. Son écriture est large et facile à lire. Elle rappelle en tous points celle de l'étudiante qui prenait des notes à l'université de Wellesley.

Vers la fin de la matinée, elle reçoit les dames qui lui rendent compte de l'activité des différentes œuvres féminines de guerre qu'elle a fondées et qu'elle dirige. A midi, les Tchang reçoivent à leur table des gouverneurs provinciaux, des officiers supérieurs, des banquiers, des industriels ou des visiteurs étrangers. Les repas sont un prétexte pour traiter des affaires.

Après déjeuner, elle entreprend sa tournée journalière : conférences dans les écoles d'entraînement, visites aux hôpitaux, assemblées des différents comités.

(Lire la suite en page 19)

LE CAIRE deuxième CAPITALE du monde

Cette photographie montre avec éloquence l'importance grandissante du Caire. On reconnaît, de gauche à droite : M. Alexander Kirk, ministre des Etats-Unis en Egypte, M. Steinhart, ambassadeur des Etats-Unis à Moscou, M. Douglas Williams, du ministère de l'Information britannique, et Sir Walter Monckton, le nouveau directeur général de la propagande britannique dans le Moyen-Orient.



Le gouvernement de Washington possède dans le Moyen-Orient une mission et de nombreux observateurs militaires. Voici, chez le ministre égyptien de la Défense Nationale, le général Maxwell, chef de cette mission, et le major Brett, l'un des trois attachés militaires de la légation

La guerre a eu ce résultat de déplacer le centre de gravité politique du monde. Paris, Rome ne sont plus que des pions secondaires sur le vaste échiquier mondial. Londres, Washington et Le Caire constituent l'immense triangle où se décide le destin du monde. Et peut-être parce qu'il est plus rapproché du théâtre des opérations, Le Caire vient juste après Londres.

Depuis la guerre, l'importance acquise par Le Caire, centre des opérations du Proche et Moyen-Orient, n'a pas cessé d'augmenter.

Aucune ville du monde, Londres excepté, ne voit une telle avalanche de chefs d'Etats, de chefs de gouvernements, d'hommes politiques, de généraux, d'amiraux, de missions militaires, commerciales ou autres.

On vient de relier Le Caire à Téhéran par un service aérien américain. Des avions arrivent directement, par la voie des airs, d'Amérique au désert de l'Ouest, après quelques escales en Afrique Occidentale.

Un membre du Cabinet de guerre britannique réside en permanence en Egypte. Ses services sont aussi importants que ceux de n'importe quel ministère à Londres. Le service de l'Information et de la Propagande a à sa tête Sir Walter Monckton, directeur général du ministère de l'Information de Londres.

Des convois débarquent dans les ports égyptiens du matériel de guerre, des vivres, des matières premières. Des escadrilles nombreuses de chasseurs et de bombardiers sillonnent le ciel.

DEPUIS LE 10 JUIN 1940

Mais c'est, sans doute, l'entrée en guerre de l'Italie qui a fait du Caire le centre du second front de la guerre.

On s'attendait, d'ailleurs, à la traîtrise fasciste et dès le mois de février 1940, des troupes australiennes et néo-zélandaises débarquaient en Egypte. M. Eden, qui était alors ministre des Dominions, vint, dans le plus grand secret, les recevoir. Même les correspondants militaires ignorèrent sa présence au Caire, jusqu'au moment où ils le virent monter à bord des grands transports de troupes pour saluer, au nom du roi-empereur, les combattants venus des Dominions.

M. Eden devait revenir en septembre 1940, pour discuter avec les autorités militaires le problème de l'équipement des troupes. « Nous avons envoyé au général Wavell, disait récemment M. Churchill, tout ce que nous avions pour lui permettre de commencer son offensive. »

Ces envois furent décidés à la suite du voyage de M. Eden au Caire.

Puis ce furent des soldats français, de grands soldats qui n'acceptaient pas la défaite. Ils vinrent en silence dans ce pays où ils pouvaient poursuivre la lutte. En décembre 1940, c'est l'énergique figure du général Catroux que l'on vit dans la capitale égyptienne.

VISITE AUX TROUPES INDIENNES

En décembre 1940 également, c'est le Premier Ministre du Punjab, Sir Ahmed Hayah Khan, qui vient saluer les vainqueurs de Sidi-Barrani.

Puis l'Australie nous envoie une personnalité de premier plan. Pour l'entrée des troupes australiennes à Tobrouk — où elles se trouvent encore — il y avait en Egypte M. P.C. Spender, ministre de l'armée australienne.

M. Spender arriva au Caire le 4 janvier 1941. Il passa plusieurs semaines dans le pays, se rendit jusqu'à Tobrouk avant de rentrer dans son pays où il devait narrer à ses concitoyens, fiers et émus, les exploits des troupes australiennes.

L'AMERIQUE ET L'ORIENT

L'énigmatique et mâle figure du colonel Donovan fut vue ensuite. Représentant personnel du président Roosevelt, M. Donovan, un des héros de l'autre guerre, dont les exploits ont été immortalisés sur l'écran, nous vint d'Europe où il avait mené une enquête qui lui avait permis de se rendre de Londres en Russie, pour traverser ensuite les Balkans et venir en Egypte, centre névralgique de première importance et poste d'observation sur l'Europe et l'Asie.

Puis, le Premier australien Menzies venait en personne un mois plus tard (le 6 février 1941) féliciter les armées du général Blamey pour la campagne de Cyrénaïque qui avait pris fin par la capture de Benghazi.

LE TROISIEME VOYAGE DE M. EDEN

La préparation du corps expéditionnaire de Grèce devait ramener sur les rives du Nil M. Anthony Eden, qui avait entre temps remplacé Lord Halifax au Foreign Office. Le brillant secrétaire d'Etat venait en Egypt pour la troisième fois en douze mois.

Il n'était pas seul cette fois.

Le chef d'état-major impérial, le général Sir John Dill, l'accompagnait.

Le séjour de M. Eden fut long, très long même, à tel point que le bruit courut qu'il allait demeurer au Caire pour le restant de la guerre.

D'ailleurs, le chef du Foreign Office fit de très fréquents déplacements. Il se rendit en Palestine, en Turquie, en Grèce, à Chypre.

Entre le 21 février, date de son arrivée, et la mi-avril, lorsqu'il repartit, il vit de nombreuses personnalités politiques.

Au Caire, il eut un long entretien avec Tewfick Séoudi bey qui était alors ministre des Affaires Etrangères d'Irak.

Il vit le général de Gaulle qui arrivait en Egypte — le 1er avril — pour la première fois.

LE CHEF DE LA FRANCE LIBRE

La visite du chef de la France Libre fut aussi longue qu'importante, car elle se termina par un accord sur la conquête de la Syrie et du Liban que l'Allemagne commençait à employer comme bases offensives contre l'Empire britannique.

Son séjour au Caire fut naturellement coupé par des voyages d'inspection dans l'Empire africain de la France Libre.

LE FILS DE ROOSEVELT

Cinq semaines plus tard, le 8 mai pour être exact, un grand avion quadrimoteur posait au Caire le capitaine James Roosevelt, fils aîné du chef de la grande république américaine.

M. Roosevelt avait été envoyé, comme le colonel Donovan, pour renseigner le Président sur la situation. Mais il avait une mission spéciale à remplir : voir ce que les armées alliées du Proche-Orient avaient besoin en matière de matériel aéronautique.

La visite du capitaine Roosevelt devait être suivie d'une intensification des envois d'avions américains : Tomahawks, Glen-Martins, Marylands, etc., qui maintenant sillonnent nos cieux sans nuages.

Et voici une autre grande figure de l'Empire britannique : le Premier néo-zélandais, le Right Hon. Peter Frazer, arrivé au Caire le 17 mai. Il est le premier à recevoir à leur retour les Néo-Zélandais qui s'étaient distingués en Grèce et en Crète. Le sort des armes leur avait été contraire à cause de la supériorité numérique de l'adversaire. Mais cet adversaire n'avait jamais été supérieur ni en combativité ni en courage.

TETES COURONNEES

Les hordes nazies ayant envahi les Balkans, deux rois héroïques furent les hôtes, à l'ambassade de Grande-Bretagne, de Sir Miles Lampson.

Après un séjour en Palestine, S.M. le Roi Pierre II de Yougoslavie, l'adolescent qui avait osé tenir tête à Hitler, faisait un bref séjour dans la capitale égyptienne avant de partir pour Londres avec les membres de son gouvernement. Cela se passait vers fin mai de l'année courante.

Quelques semaines plus tard, le roi Georges II de Grèce ayant échappé, par des sentiers de montagne, aux troupes nazies, venait à son tour au Caire où il présidait en personne à la réorganisation des forces armées helléniques qui allaient reprendre le bon combat.

LE CONTROLEUR DES ENVOIS AMERICAINS

En juillet, un autre représentant du président Roosevelt — celui-là même qui devait représenter l'Amérique à la conférence de Moscou — M. Averell Harriman, atterrissait à Almaza. Il avait pour mission de coordonner l'effort américain pour qu'en vertu du « prêt et bail » les forces britanniques, dans ce coin du globe, pussent recevoir rapidement et en quantités suffisantes le matériel de guerre dont elles avaient besoin.

UNE GRANDE DECISION

En juillet également, une grande décision fut prise : un membre du cabinet de guerre, M. Oliver Lyttelton, fut envoyé au Caire pour y séjourner jusqu'à la fin des hostilités. Il devait représenter le Cabinet britannique sur place, prendre les décisions voulues et surtout décharger le commandant en chef de tous les problèmes politiques, pour lui permettre de s'occuper d'une façon plus intense de la conduite des opérations militaires.

On créa à la même époque, au Caire, le service de l'intendance qui fut confié au général Sir Robert Haining.

Entre temps, les armées des généraux Plat et Cunningham avaient détruit l'« Impero » et remis sur le trône d'Ethiopie le véritable souverain.

On commença à voir dans les rues du Caire des hommes qui souvent parlaient un langage étrange : les Sud-Africains.

En août, leur chef, un vieillard de 71 ans, aussi alerte qu'un homme de 35 ans, arrivait au Caire en avion. Le maréchal Smuts était accompagné de la maréchale. En quelques jours, il parvenait à terminer d'importants entretiens politiques, des visites au désert où il haranguait les troupes sud-africaines, pour repartir vers Johannesburg où d'autres tâches importantes l'attendaient.

LE CABINET DE GUERRE

Il existe au Caire un véritable cabinet de guerre : le Cabinet de guerre du Moyen-Orient. Il est présidé par M. Lyttelton et comprend comme membres Sir Walter Monckton, les trois grands chefs militaires qui commandent les forces armées de terre, de mer et de l'air, l'intendant général et d'autres grandes personnalités impériales.

Ce Cabinet de guerre prend des décisions capitales, pour tout ce qui touche à la conduite des opérations sur cet important champ d'action.

LA CONFERENCE ECONOMIQUE

Ce n'est pas seulement dans le domaine militaire que l'importance du Caire est grande. Récemment, une conférence économique a pris des décisions capitales pour l'approvisionnement non seulement des forces armées considérables qui se trouvent dans ce coin du globe, mais aussi pour celui des populations civiles

L'importation, l'exportation, le transfert des produits de première nécessité d'un pays à un autre, le fret et les problèmes du transport furent discutés et résolus avec une efficacité toute britannique.

Lord Carlisle, président de la grande société commerciale fondée par le gouvernement britannique pour acheter tout ce qui peut être utile aux Allemands, de façon à les en priver, était venu spécialement au Caire pour assister à cette importante conférence.

LES POLONAIS ET LEUR CHEF

« Les Polonais sont à Tobrouk », annonçait récemment un communiqué officiel. Deux semaines plus tard, l'âme de la résistance polonaise, le général Sikorski, se trouvait au Caire. Il venait voir ses compatriotes à l'œuvre, il venait rendre visite à ses braves soldats.

L'importance de cette visite est considérable, vu le rôle qu'a joué et que jouera encore dans cette guerre l'armée polonaise.

ET VOICI M. BULLITT

Avant de se rendre aux Etats-Unis, M. Litvinoff, a passé par le Proche-Orient, centre vital du monde d'aujourd'hui et — il faut l'espérer — de celui de demain.

Et voici que le président Roosevelt nous envoie un autre représentant personnel, M. Bullitt, ancien ambassadeur des Etats-Unis à Moscou et à Paris, vient au Caire.

Il repartira de temps en temps pour renseigner son chef sur les événements ou pour visiter le front ou un pays voisin, mais son siège sera la capitale égyptienne, deuxième capitale du monde.



BELGRADE sous les bombes

Nous présentons à nos lecteurs le récit vivant, du plus violent et du plus sauvage bombardement effectué par les nazis, depuis le commencement de la guerre : celui de la ville ouverte de Belgrade. L'auteur de ce récit n'est autre que M. Arthur Bliss Lane, ministre des Etats-Unis d'Amérique à Belgrade, qui demeura dans cette ville durant les bombardements aériens qu'elle subit et qui assista, horrifié et impuissant, au massacre des innocents. Ce récit présente aujourd'hui un intérêt particulier, à la suite de la menace allemande de bombarder Belgrade pour la seconde fois, si les Tchekniks ne cessent pas leur résistance.

PRELUDE A LA MORT

— Allo !..Ici Ray Brock. L'état de siège vient d'être proclamé ! Toutes les lignes téléphoniques en ville sont coupées. Je vous...

La voix du correspondant à Belgrade du « New York Times » fut interrompue : la ligne de notre légation venait d'être coupée à son tour. Il était 2 h. 30 a.m. ce 27 mars 1941. Deux jours auparavant, le ministère Cvetkovitch, avec l'assentiment du prince régent Paul, avait signé, à Vienne, l'adhésion de la Yougoslavie au Pacte Tripartite, intervenu le 27 septembre 1940 entre l'Allemagne, l'Italie et le Japon.

Pendant que je m'habillai rapidement, j'ordonnai à mon chauffeur de se tenir prêt. Quelques minutes plus tard, accompagné de notre attaché militaire, le lieutenant-colonel Louis J. Fortier, je me faisais conduire vers le centre de la ville dont les principales artères étaient bloquées par des tanks. A une centaine de mètres du ministère de la Guerre, nous fûmes arrêtés par un tank et un détachement de soldats armés de mitrailleuses. Fortier révéla son identité et demanda à voir l'officier en charge. Après une attente d'une dizaine de minutes, un jeune officier se précipita vers nous et embrassa Fortier. Puis, exécutant un salut militaire, il dit d'une voix vibrante d'émotion :

— Je vous salue, au nom de Sa Majesté le Roi Pierre II qui est monté sur le trône de Yougoslavie ce matin à 2 h. 20.

Il m'informa également que le général Dushan Simovitch, chef de l'Aviation, avait assumé la présidence du Conseil.

Dès que la nouvelle du coup d'Etat, qui se répandit comme une traînée de poudre, fut connue en ville, tous les immeubles furent pavoisés avec des drapeaux yougoslaves et même avec des drapeaux de la vieille Serbie. Une foule délirante se répandit aussitôt à travers les rues, en chantant des airs patriotiques et en criant : « A bas le Pacte ! » « Plutôt la guerre que le Pacte ! » Quand j'appris que le gouvernement avait décrété cette journée comme une fête nationale, je fis, à mon tour, hisser le drapeau américain sur la légation. Ce geste fut accueilli avec des cris d'enthousiasme par la foule massée devant notre légation.

LE DERNIER TRAIN DE BELGRADE

A la suite de ce coup d'Etat, qui fut une réelle surprise pour les légations d'Allemagne et d'Italie, il devint évident que celles-ci s'attendaient à une guerre, dans les prochains jours. Dans la nuit du 31 mars, les familles du personnel de la légation d'Italie quittèrent Belgrade par un train spécial. Le lendemain soir, le ministre d'Allemagne, Herr von Heeren, partit, lui aussi, pour son pays.

Le départ des familles italiennes et allemandes fut le signal de l'exode des nationaux relevant des autres légations.

Le vendredi 4 avril, un train spécial quitta Belgrade pour Budapest à 3 h. 10 p.m. C'était le seul train à quai dans la gare et c'était le dernier train à quitter Belgrade pour le monde extérieur. Pendant que je faisais mes adieux à Georges Wodsworth, qui regagnait son poste de conseiller à notre ambassade de Rome, je fus vivement impressionné par l'intense émotion qui se dégageait de ce dernier train bondé de voyageurs. A part les officiels, la police ne laissait personne pénétrer à l'intérieur de la gare. Il n'y avait donc pas de foule mouvante, mais un corps de voyageurs, calmes et graves, quittant Belgrade et leurs maisons, probablement pour toujours.

La possibilité pour le gouvernement de quitter Belgrade devint une certitude, quand le chef du Protocole me demanda de l'aider à s'assurer des intentions des diverses légations, pour savoir si elles voulaient demeurer dans la capitale ou suivre le gouvernement à Vrnjacka Banja, une ville d'eau, située à 160 kilomètres au sud-est de Belgrade. Le 5 avril, une conférence réunit le corps diplomatique pour prendre une décision en cas d'évacuation. Quelques ministres décidèrent de quitter, d'autres de rester. Personnellement, j'avais reçu instruction de Washington de demeurer à Belgrade. Par contre, Robert B. Macatee, premier secrétaire de notre légation, reçut l'ordre de suivre le gouvernement.

UN SANGLANT DIMANCHE DES RAMEAUX

Dans l'après-midi du même jour, je fus secrètement informé que les Allemands commenceraient le bombardement de Belgrade le lendemain matin, à 6 h. 30. Immédiatement, je fis transférer tous les documents secrets à ma résidence pour pouvoir les détruire en cas de nécessité. Je fis transférer, dans notre arrière-cour, le réservoir de benzine de la pompe à essence. Je prévins le personnel de la légation, ainsi que les correspondants américains de journaux, d'avoir à rejoindre ma maison en cas de danger. Durant la nuit, il y eut plusieurs alertes ainsi qu'un black-out total de plus d'une heure, provoqué par l'interruption du courant électrique.

Le lendemain 6 avril, dimanche des Rameaux, le bombardement commença à 7 h. 10. Quelques-uns des membres de mon personnel, qui habitaient Dedinge — quartier d'habitation dans les faubourgs de Belgrade — aperçurent les avions tourner en cercle sur ce quartier, juste au-dessus du palais du jeune roi. Les premières bombes lancées, le furent sur ce palais. Plus tard, les avions, par vagues successives, survolèrent la ville qui n'était pas défendue, sauf par quelques canons anti-aériens installés à près de 12 kilomètres de là. Ces canons étaient complètement inefficaces contre des avions survolant la ville proprement dite.

Des bombes furent lancées dans le voisinage de notre maison. La bâtisse était secouée continuellement et, après les premières dix minutes de bombardement, la plupart de nos fenêtres étaient brisées. Notre grand piano nous servit d'abri. Après l'avoir couvert de coussins et de matelas, huit d'entre nous purent se glisser au-dessous du piano pour se protéger des éclats de vitres. Dès qu'une accalmie se produisait, Robert Hunter, un de nos attachés, et moi-même procédions à la destruction des papiers confidentiels. Dès que nous entendions le sifflement des bombes, nous nous réfugiions sous le piano.

Pendant que nous étions dans notre abri improvisé, un violent coup fut frappé à la porte d'entrée. C'était une paysanne, un mouchoir multicolore noué sur la tête, une cravache à la main, qui nous implorait de l'abriter. Elle nous dit ce que c'était son premier voyage à Belgrade — et son dernier. Elle avait perdu tout ce qu'elle possédait en ce monde : son cheval qui s'était échappé quand une bombe avait éclaté près de notre maison. Elle nous rejoignit sous le piano ainsi que Léon Kay, de la United Press, qui fut le premier des journalistes à arriver chez nous.

Presque tous les membres de notre personnel nous rejoignirent bientôt. Nous étions, cependant, inquiets au sujet d'un jeune homme d'El Paso (Texas), nommé Metcalf, qui était arrivé à Belgrade, il y avait à peine quelques jours, venant de notre légation de Budapest. Quand un de ses collègues passa le chercher à son appartement, qui se trouvait à proximité d'un des plus larges cratères occasionnés par les bombes, il trouva, collée à la porte, une feuille de papier disant : « Suis O.K. Parti en ville faire ma promenade dominicale. » Un autre de nos employés, Cermak, n'eut pas autant de chance. Il avait quitté sa maison ce matin-là et, jusqu'au 27 avril, son corps ne fut pas retrouvé.

Le second bombardement débuta vers 10 h. 30 a.m., juste au moment où le ministre de Grande-Bretagne passait chez moi pour me faire ses adieux et me confier les intérêts des ressortissants britanniques, avant de rejoindre le gouvernement à Vrnjacka Banja. Macatee se préparait également à rejoindre le gouvernement. Mais son projet fut contrecarré par un chauffeur qui refusait de partir à moins qu'il ne lui garantisse que les biens qu'il possédait à Belgrade seraient sauvegardés. Heureusement que Ray Brock, du « New York Times », vint à sa rescousse et offrit ses services comme chauffeur, ce qui fut immédiatement accepté.

Un étudiant américain, d'origine serbe, Ned Marich, fut grièvement blessé par un éclat de vitre, au moment où il se rendait à la légation, durant le second bombardement. Il avait eu la veine artérielle du fémur coupée et il avait perdu beaucoup de sang à la suite de l'hémorragie qui en était résultée. Michael Ckinigo, de l'International News Service, qui avait fait quelques vagues études de médecine, réussit à lui faire rapidement une ligature et sauva ainsi la vie de Marich.

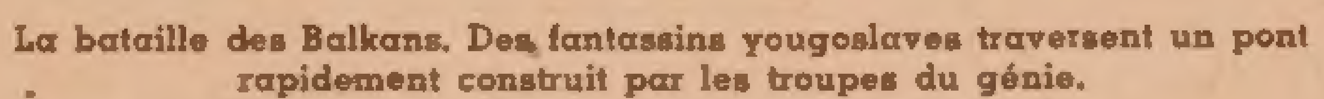
Après les deux premiers bombardements du matin, nous convînmes qu'il serait insensé pour n'importe lequel d'entre nous de demeurer plus longtemps au centre de la ville. En conséquence, nous partîmes tout de suite pour Dedinge où M. Rankin, attaché commercial, et sa femme, M. Bonright, second secrétaire, et sa femme avaient leurs résidences.

LES AILES DE LA MORT

L'après-midi du même jour, je me rendis en ville, accompagné par les Rankin, pour ramener Miss Stella Baird, dont la maison avait été détruite par le bombardement du matin, et Alexis Gavriloff, notre téléphoniste, et sa femme. Nous voulions aussi sauver une partie de nos provisions et de nos habits. Je pris Miss Baird et Mme Gavriloff dans ma voiture et me rendis chez le nonce apostolique, doyen du corps diplomatique. Personne ne répondit à mon coup de sonnette. Personne ne sembla entendre les coups réitérés du klaxon de la voiture. Pendant que nous attendions dans la voiture, débuta un bombardement terrifiant. Le bruit des explosions était littéralement assourdissant. Les Stukas passaient en trombe à très basse altitude. Nous lançâmes notre auto à toute vitesse vers Dedinge. Soudain, j'aperçus un Stuka piquant pour mitrailler une automobile à quelque cinquante mètres devant nous. Une automobile en mouvement devant fatalement attirer l'attention des bombardiers, je fis immédiatement arrêter la nôtre. Nous nous précipitâmes à pied vers le parc Karageorgevitch où nous nous étendîmes, près d'un arbre, la face contre terre, les mains fortement pressées contre nos oreilles. J'entendis une explosion terrifiante. Ayant levé les yeux, j'aperçus un immeuble, à une cinquantaine de mètres de nous, s'écrouler sur le sol. Après être restés une demi-heure sur l'herbe, un jeune Yougoslave, qui s'était réfugié près de nous, nous informa qu'il existait un abri à une dizaine de mètres de là. Malgré que les abris étaient très légèrement construits, nous décidâmes de nous y réfugier.

Quand nous en sortîmes, une demi-heure plus tard, je constatai que l'endroit où nous nous étions étendus était couvert de débris. A environ 20 mètres de nous, un abri avait été atteint par un coup direct et environ 150 personnes y avaient trouvé la mort. Enfin, nous atteignîmes Dedinge sains et saufs et, en cours de route, je constatai que les immeubles et autres propriétés avaient subi de très graves dommages.





La bataille des Balkans. Des fantassins yougoslaves traversent un pont rapidement construit par les troupes du génie.



Des soldats yougoslaves attendent l'ennemi de pied ferme. Ils ont défendu leur sol avec acharnement. Leur résistance n'a pas cessé.

Le bombardement recommença le lendemain, lundi 7 avril. De la maison des Rankin, on pouvait apercevoir Belgrade couverte de flammes et de fumée. L'après-midi, Rankin, Hunter et moi nous rendîmes en ville. Je voulais me rendre compte de la situation et en même temps essayer de retrouver Mme Mabel Grouitch, une Américaine bien connue, veuve d'un ancien ministre de Yougoslavie à Londres. Nos bureaux étaient intacts, mais l'appartement de Mme Grouitch avait été partiellement démoli. Le portier me dit qu'elle avait pu fuir vers Dedinge. Un grand nombre de bombes incendiaires avaient été lancées sur le centre de la ville où ne se trouvait aucun objectif militaire. Les immeubles brûlaient : la chaleur était si torride que nos visages se brûlaient même quand nous roulions à 45 kilomètres à l'heure. Les légations de Belgique et d'Allemagne avaient été atteintes par le feu. Partout, les rues étaient couvertes par des moellons et des éclats de vitres. La façade de notre légation paraissait intacte, mais en pénétrant à travers l'allée centrale, je constatai que toute la partie arrière de la bâtisse n'était plus qu'une masse de ruines. Un immeuble à quelques metres de notre légation avait été touché par sept bombes. Les immeubles situés de chaque côté du nôtre avaient été détruits : dans l'un d'eux, deux personnes furent tuées. Cette nuit, la ville n'était plus qu'un immense brasier. Heureusement, la neige tomba pendant les deux journées suivantes, prévenant ainsi un nouveau bombardement aérien et aidant à éteindre les incendies.

Le Vendredi Saint, 11 avril, trois avions hongrois bombardèrent le centre de la ville, tuant des centaines de personnes. Ce fut le dernier bombardement de Belgrade. Les souffrances des habitants avaient été atroces. Il n'y avait plus de nourriture, plus d'eau, plus d'électricité, plus de téléphone, plus de télégraphe, plus de police : le chaos régnait en maître. Nombreuses étaient les personnes qui, privées de leurs maisons, périrent dans les rues. Plus tard, la légation d'Allemagne estima le nombre des tués à 15.000.

Nonobstant le fait que Belgrade avait été déclarée ville ouverte, ce qui aurait dû automatiquement lui éviter tout bombardement, le corps diplomatique fit appel au général Simovitch pour faire déclarer la ville « non défendue ». Le colonel Fortier se rendit en auto au grand quartier du général Simovitch à Pale, près de Sarajevo. Ayant obtenu cette déclaration, il se rendit à la frontière hongroise où il remit cette déclaration à Outerbridge Horsey, secrétaire de notre légation à Budapest, d'où elle fut remise au ministre d'Allemagne à Budapest pour être transmise au gouvernement à Berlin.

LES ALLEMANDS A BELGRADE

De bonne heure, samedi matin, 12 avril, les Yougoslaves firent sauter les trois ponts jetés sur le Danube et la Sava à Belgrade. L'explosion fut si forte qu'elle secoua notre maison à Dedinge, à cinq kilomètres de là. Ce soir-là, le premier contingent de troupes allemandes — un officier et douze motocyclistes — pénétra dans Belgrade. Venus de Panchevo, ils avaient traversé le Danube en bateau et pris officiellement possession de la ville. Le dimanche 13 avril — jour de Pâques — les troupes mécanisées allemandes déferlèrent sur la ville, venant du Sud-Est. Dès le matin, des pancartes, rédigées en langue allemande, avaient été érigées partout pour régler la circulation. La population de Belgrade subit l'occupation avec amertume, mais avec résignation. Elle gardait la tête haute et, à l'exception de quelques rares cas, il n'y eut pas d'actes de violence. Nous avons vu de nos propres yeux des troupes allemandes piller des magasins, en adossant les camions contre les portes mêmes pour transporter rapidement les marchandises. Ma femme les a vu enlever toutes les provisions qui se trouvaient dans la légation de Belgique. Même les jouets des enfants du ministre furent enlevés. Ayant été chargé de defendre les intérêts belges, j'ai protesté contre cette action, mais sans résultat. Trente mille litres de benzine appartenant à notre légation furent également confisqués, sans aucune indemnité.

Le 16 avril, des avis, signés par le haut commandement allemand, furent affichés à travers toute la ville. Ces avis ordonnaient à tous les Juifs d'avoir à se grouper le samedi 19 avril à 8 h. du matin sur la place Tas Majdan. Un second avis, rédigé en serbe et en allemand, disait que : « Tous ceux qui ne répondraient pas à cet ordre seront fusillés ». Les Juifs, hommes et femmes, furent gratifiés d'un brassard jaune qu'ils devaient porter constamment. Il leur fut interdit de se rendre au marché avant 10 h. 30 a.m. Après cette heure le pain et autres aliments étaient impossibles à obtenir. Il leur fut interdit même de travailler au pair. Ils furent utilisés à nettoyer les rues, à enlever les décombres des immeubles bombardés et à dégager les cadavres. Quelques semaines plus tard, quand le service du transport fut rétabli, chaque autobus portait cette inscription « Interdit aux Juifs ».

En général, les autorités militaires allemandes firent preuve de plus de courtoisie à l'égard des autres légations qu'à notre égard. Voici un exemple : Pour coordonner les activités de la Croix-Rouge américaine, qui fonctionnait sous la présidence de M. Georges H. Schellens — un citoyen américain qui avait vécu 18 années en Yougoslavie — il avait été convenu que lui et moi nous nous rendrions au Feldkommandant le dimanche 20 avril à 11 h. a.m. Après avoir attendu pendant un quart d'heure, l'ordonnance du général vint m'informer que, vu les phrases désagréables prononcées par le président des Etats-Unis contre le Führer, le général ne pouvait pas me recevoir en ce jour qui était l'anniversaire de la naissance du Führer. Naturellement, je n'ai plus tenté de me faire recevoir une autre fois par lui.

NOTRE DEPART DE BELGRADE

La légation d'Allemagne informa toutes les missions diplomatiques qu'il serait « sage » de quitter Belgrade aussitôt que possible, sans cependant fixer un délai. Etant dans l'impossibilité de pouvoir communiquer avec le monde extérieur pour obtenir des instructions, j'ai finalement décidé, sur le conseil des Rankin — qui avaient passé par les mêmes difficultés en Belgique occupée — de me rendre en auto à Budapest. Accompagné par Miss Baird et par M. et Mme John L. Calnan, j'ai quitté Belgrade le 27 avril à 7 h. 30 a.m. Nous traversâmes le fleuve Sava à Belgrade sur un ponton, et le Danube à Novisad sur un ferry-boat improvisé. A Novisad, tous les noms en langue serbe furent changés par des équivalents en langue hongroise : même le nom de Novisad fut mué en celui de Ujvidek. Le voyage jusqu'à Budapest se déroula sans incident. J'ai remarqué les importants travaux de défense établis par les Yougoslaves sur la frontière hongroise, mais qui n'avaient pas été utilisés. Les Hongrois avaient avancé sans rencontrer d'obstacles après la défaite des armées yougoslaves et la signature de l'armistice avec l'Allemagne et l'Italie. Néanmoins, cela n'a pas empêché les troupes hongroises de défiler dans des camions couverts de fleurs et de drapeaux et de prendre des airs d'héroïques conquérants. A mon arrivée à Budapest, je téléphonai tout de suite au Département d'Etat à Washington, lequel me donna instruction de rentrer aussi vite que possible. Je fus également autorisé à faire évacuer la colonie américaine de Belgrade par bateau sur le Danube jusqu'à Budapest. A Budapest, la population ne semblait pas se rendre réellement compte de ce qui se passait à Belgrade. Je ne pouvais pas m'empêcher de me demander si le peuple des Etats-Unis réalisait la puissance de l'armée allemande et le danger d'une politique de « laissez faire » semblable à celle que le gouvernement yougoslave de Cverkovitch avait pratiquée.

Quelques jours plus tard, j'étais de retour à Belgrade. Je me préparai rapidement à quitter la Yougoslavie, fis mes adieux à quelques amis et m'embarquai sur un bateau fluvial le 16 mai à 7 h. du soir, accompagné de près de quarante personnes représentant la colonie américaine. Les légations d'Allemagne et d'Italie déléguèrent courtoisement quelques membres de leur personnel pour nous faire leurs adieux. Cependant, vu la possibilité d'existence de mines dans le Danube, le bateau ne leva l'ancre que le 17 mai à l'aube. Tous les diplomates étrangers ayant été invités par les autorités allemandes d'avoir à quitter Belgrade, notre légation fut, en conséquence, fermée.

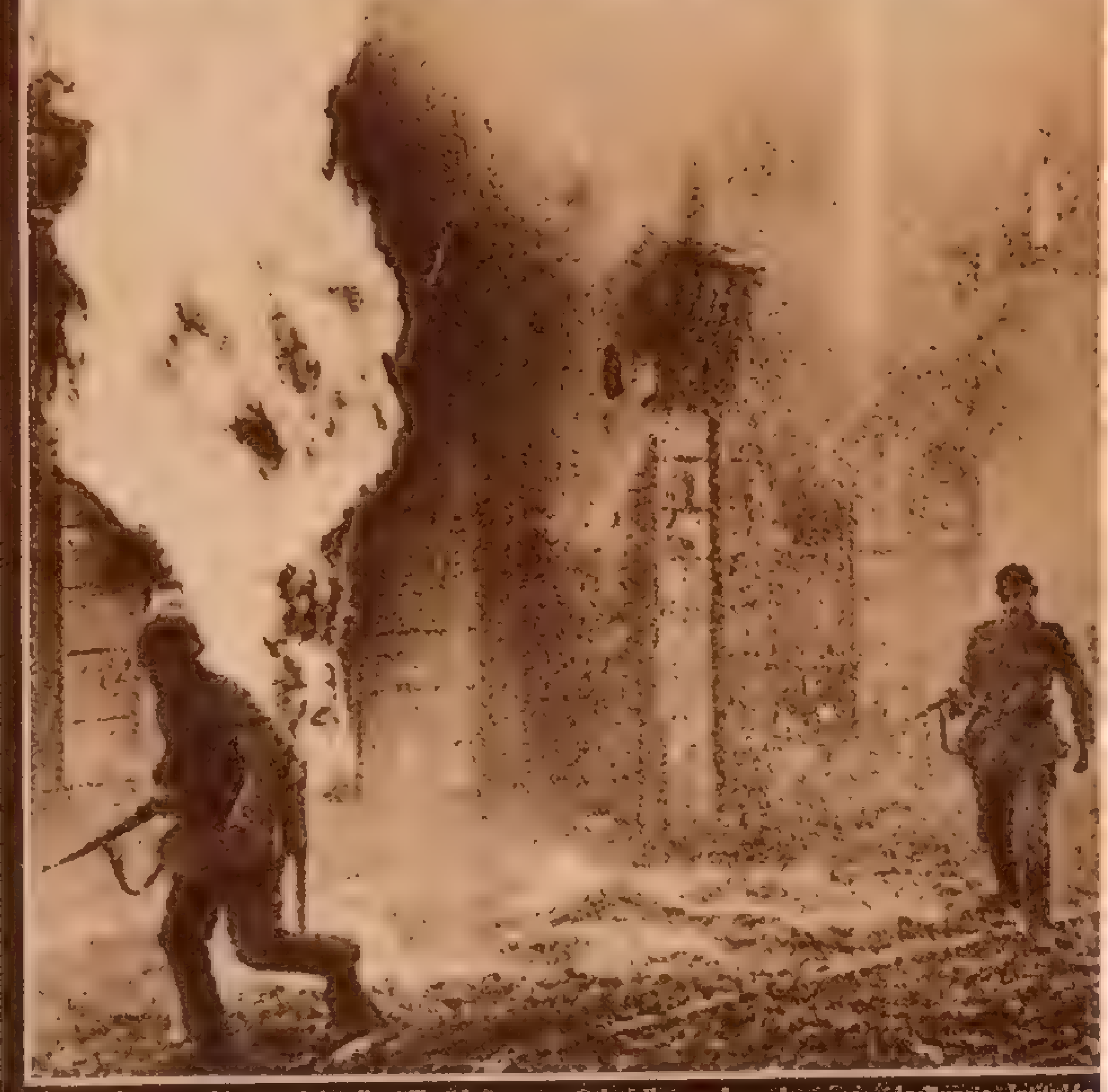


L'aviation soviétique constituait, pour beaucoup, une énigme au début de la guerre. A l'œuvre, elle s'est avérée une arme puissante, qui tient efficacement tête à la Luftwaffe et grâce à laquelle, sans doute, le blitzkrieg allemand a échoué en Russie. Voici quelque part sur le front, des avions soviétiques bombardant des positions d'artillerie ennemies.

LES RUSSES TIENNENT TOUJOURS



La flotte soviétique n'a pas cessé de prendre depuis le début de la guerre une part importante aux opérations qui se déroulent en Russie. Voici des marins de la flotte de la Baltique — qu'Hitler, en dépit de ses efforts, n'a pas réussi à bloquer — opérant un débarquement-surprise dans une île occupée par l'ennemi.



Cette photographie est tirée d'un film de propagande allemand sur la guerre de Russie. Intitulée « La guerre à l'Est », cette bande a été interceptée par les Britanniques et est actuellement projetée sur les écrans anglais. L'image montre des soldats nazis traversant les rues d'une ville russe en flammes. Elle constitue la preuve — donnée par les Allemands eux-mêmes — que ses succès en Russie ne profitent pas au Reich.



Une vue des bureaux : sections des colis des prisonniers, des hôpitaux et de la Yougoslavie. On reconnaît, autour de la grande table : Mlle Paule Guzel, Mme Drosso, Mme Puhalovic, Mlle Marie Guzel et Mme Debeney.



Le département des recherches de militaires. A gauche, Mlle



Lady Lampson examinant, au cours de sa visite à la Délégation, un dossier que lui soumet le Dr Georges Vaucher (au centre).

"Images" en visite

Chez les dames de la CROIX-ROUGE

Dans l'inextricable confusion créée par la guerre, une organisation groupant des hommes et des femmes de bonne volonté a réussi à tracer des lignes ordonnées, a établir des contacts de continent à continent. Sur toute l'Europe, sur une grande partie de l'Afrique, des batailles sanglantes se déroulent sans arrêt depuis deux ans. Le choc formidable des forces armées en présence se répercute parmi les populations civiles comme jamais cela ne s'est produit dans l'histoire. C'est ainsi que nous avons assisté aux exodes en masse de populations fuyant la mort et la destruction, provoquant dans des territoires entiers une confusion indescriptible. Des millions de prisonniers de guerre croupissent dans les camps de concentration. Des centaines de milliers de blessés geignent dans les hôpitaux. Chacun de ces malheureux possède une famille, une mère, un père, des frères et des sœurs qui, ignorant leur sort, sont plongés dans l'angoisse à des milliers de kilomètres de distance. Quelle est donc la puissance qui pourrait induire les grands de ce monde à détourner leur attention de la guerre, pour se pencher sur une misère individuelle ? Pourtant, cette puissance existe, d'autant plus forte que son œuvre gigantesque s'accomplit sans aucune publicité. C'est le Comité International de la Croix-Rouge dont le siège central est à Genève et qui est en contact avec les Croix-Rouges Nationales et les Croissants-Rouges de tous les pays du monde et envoie des délégués dans ceux où se trouvent des prisonniers de guerre. Voulez-vous avoir une idée sommaire du travail accompli par cette organisation ? Voici des chiffres :

Du 1er septembre 1939 au 31 mars 1941, la Croix-Rouge Internationale a reçu 5.000.000 de lettres et de cartes, de prisonniers, de blessés, de réfugiés. Elle en a expédié 4.000.000. On peut considérer que, depuis, ces chiffres ont doublé. Dans les fichiers de l'organisation, pas moins de 8.000.000 de fiches, soigneusement tenues à jour, sont rangées dans un ordre impeccable.

Depuis octobre 1940 jusqu'au 15 juin 1941, le Comité a transmis aux prisonniers français 2.600 wagons de vivres, de vêtements et de couvertures. L'envoi des colis aux prisonniers britanniques s'effectue à l'aide de cinq bateaux affrétés par la Croix-Rouge, qui font des voyages presque réguliers entre Lisbonne et Marseille. Jusqu'à ce jour, ces unités ont passé, indemnes, à travers les dangers de la guerre maritime, également respectées par tous les belligérants.

La statistique des envois destinés aux prisonniers de guerre britannique, du 1er août 1940 au 30 juin 1941, donne des chiffres édifiants : 1.155.148 colis ont été reçus en gare de Genève, dont 837.096 ont été expédiés presque aussitôt dans les camps de concentration et distribués.

Une visite à la Délégation du Comité International de la Croix-Rouge au Caire nous révèle l'effort constant que les volontaires de cette organisation doivent fournir. Le personnel est composé presque exclusivement de dames de la meilleure société du Caire, qui ont consacré leur temps et leur énergie à cette œuvre. La Délégation est dirigée par



La section des dépêches et de l'Afrique Orientale. De gauche à droite : Mlle Vincenot, Mme Eid (assise) et Mme Bruner. Au second plan : M. Athanassiadis.



Le département des messages familiaux. A gauche, Mme Sékaly ; à droite, Mlle A. Haim.



Mme Vaucher, animatrice de la Délégation de la Croix-Rouge, avec — devant elle — le courrier d'une journée.


Danielson ; à droite, Mlle Pétropoulo.

Jusqu'en mars 1941, 5.000.000 de messages ont été transmis par le Comité International de la Croix-Rouge.

le Dr Georges Vaucher, délegué de la Croix Rouge Internationale pour le Proche-Orient, et par Madame Nelly Vaucher-Zananiri.

L'extension de la guerre en Afrique a donné à la Délégation d'Egypte une importance toute première parmi les autres ramifications de la Croix-Rouge Internationale. Songez que les 400.000 prisonniers italiens, capturés lors de l'offensive britannique de l'année dernière en Libye et lors de la campagne d'Abyssinie, sont enregistrés un à un dans les fiches de la Croix-Rouge de Genève. Nom, prénom, grade, arme, tout est consigné sur un carton blanc qui est soigneusement classé. Les listes sont câblées à Genève d'où parviennent, télégraphiquement, celles des prisonniers britanniques du Moyen-Orient. Les prisonniers blessés sont signalés au fur et à mesure par les autorités militaires britanniques. Leurs fiches portent également la nature de leurs blessures et un rapport périodique sur leur état de santé. Il en est de même pour les malades. La section de prisonniers italiens occupe une grande salle dans le vaste local de la Croix-Rouge. D'autres sections sont aménagées pour les prisonniers allemands et britanniques.

La guerre dans les Balkans a apporté aux volontaires de la Croix-Rouge un surcroît de travail. Nombreuses sont les personnes résidant dans notre pays qui comptaient des êtres chers parmi les combattants hellènes et yougoslaves.

Mais la sollicitude des services de la Croix-Rouge ne se limite pas aux prisonniers de guerre. Dans les régions que la tourmente n'a pas épargnées, des milliers de civils ont péri, des millions ont fui désespérément, sans laisser de traces. Tous les jours, aux guichets de la Croix-Rouge, une foule anxieuse se presse, demandant à connaître le sort d'un être cher qui se trouvait en juin 1940 à Paris ou en mai 1941 à Belgrade. De Genève affluent des demandes similaires. D'autres âmes anxieuses, en Europe, cherchent à avoir des nouvelles de parents qui demeurent en Egypte. La transmission d'informations concernant les civils est non seulement un travail intense, mais constitue aussi une tâche délicate. Grâce à sa discrétion absolue, le Comité International jouit de la confiance illimitée de tous les gouvernements. Son personnel doit continuellement veiller à éviter des incidents qui pourraient amoindrir cette confiance. Les renseignements communiqués doivent mentionner uniquement des détails d'ordre personnel. Un mot imprudemment transmis pourrait donner lieu aux objections des autorités. Aussi, malgré le nombre impressionnant de messages, tous les renseignements sont soigneusement contrôlés.

Dans les salles de la section locale, le Dr Vaucher et Mme Nelly Vaucher-Zananiri, entourés de nombreuses collaboratrices dévouées, se dépensent sans compter, absorbés par leur œuvre et stimulés par le but humanitaire qu'ils poursuivent.

Dans l'avenue de la Reine Nazli, les passants vaquent, indifférents, à leurs affaires. Au n° 16, siège de la Société Royale d'Economie Politique, une petite pancarte portant une croix rouge retient l'œil un instant. Et l'on passe, sans se douter que dans cette bâtisse, où le bruit du trafic parvient assourdi, réside l'espoir de millions d'hommes et de femmes qui souffrent.

C'EST LA GUERRE...

I. — DE LA FORCE

On ne dira jamais assez ce qu'une certaine philosophie de la violence, ce qu'une certaine philosophie de la force ont apporté de grave perturbation dans la conception qu'on s'était faite d'un univers civilisé. Georges Sorel est le grand théoricien de la violence et ses *Réflexions* sont le bréviaire coupable de la mystique de vertige qui a fait de la guerre actuelle cette chose monstrueuse où l'homme n'est rien s'il n'est un élément aveugle de la force brutale

Un disciple de Sorel, M. Alphonse Séché, publiait à son tour, il y a quelques années, des *Réflexions sur la force* d'une lecture plus accessible, mais non moins troublante. La force considérée en soi, élevée à la hauteur d'une morale où, en somme, le corps a plus de part que l'esprit, c'est ce qu'on proposait à l'admiration du monde. Des Français invitaient leurs compatriotes à regarder de l'autre côté du Rhin et de l'autre côté des Alpes les manifestations de la force nazie et de la force fasciste et à méditer sur les avantages du droit créé par la force.

Au temps de la préhistoire, cela devait se passer ainsi, c'est-à-dire que tout se réglait selon la force. Ni l'intelligence, ni la pensée, ni la pitié, ni l'amour ne comptaient. L'homme primitif était moins un barbare borné qu'un être mené par ses réflexes et le sens inconscient de l'intérêt immédiat. La morale n'était pas encore née qui allait précéder l'état de civilisation. Elle est née seulement lorsque l'état de barbarie fut devenu insupportable, ou seulement gênant.

Ceux qui entrent en transes dès que l'on parle de la force — et cette force-là n'est autre que la violence — rêvent sans doute d'un retour à la barbarie. A moins que, sophistes brillants, ils se prennent à leur propre jeu. Mais les théoriciens reculeraient devant l'audace de leur propre imagination s'il leur fallait appliquer le nouveau dogme. Hélas ! la furieuse folie de la force incarnée en deux tyrans devait apporter à l'univers, dérangé dans sa sagesse atavique, les éléments de la plus terrible des révolutions et, contrairement à ce que pensait Anatole France il y a quelque trente ans, marquer un redoublement de violence. Sur une échelle bien plus vaste, la guerre s'inscrivait en permanence parmi les peuples. « Les évènements sortis du domaine de la prévision prennent une figure étrange en s'installant dans la réalité. » Le moraliste ne pensait pas à Hitler en écrivant ces lignes, mais il formulait une vérité constante et d'observation quotidienne. Les évènements échappent toujours au contrôle de la main qui les déchaîne. Or, voici le plus grand danger : ils deviennent des forces indépendantes dont les actions et les réactions se gouvernent elles-mêmes par d'autres forces inconnues

C'est le sort des mots eux-mêmes assemblés en paradoxes ingénieux qui, pris et repris par d'autres, s'enrichissent ou s'alourdissent de tout ce qu'on y ajoute et finissent par créer un état de confusion où se glissent les pires ferments de dissolution. Si l'on prenait à la lettre les dissertations exaltées sur la force, on arriverait à créer une morale de la force qui équivaudrait à un renoncement à la morale traditionnelle, laquelle a ses origines dans la vie sociale et dont les fins tendent à l'établissement d'une civilisation où les faibles ont autant de droits que les forts.

Nous avons vécu depuis dix ans, peut-être plus, dans un état de malaise indéterminé. Parce que l'humanité s'est détournée des voies de la logique et de la justice, et qu'elle s'est trop longtemps complue dans les exercices de la facilité et les plaisirs d'un excessif confort, un équilibre a été rompu entre le corps et l'âme, entre les aspirations de celle-ci et les exigences du premier. Du coup un écart a séparé les riches et les pauvres, écart sans précédent qui devait fournir des arguments, non toujours injustifiés, à la révolution et à la guerre. Alors quoi d'étonnant qu'une certaine philosophie vicieuse soit venue apporter son aide aux sophistes de l'action et qu'un Mussolini et un Hitler aient délibérément érigé en dogme intangible le culte de la force pour la force ?

Georges Sorel et Alphonse Séché se sont sans doute livrés à des travaux purement intellectuels et eux-mêmes n'admettraient plus aujourd'hui comme moral et normal le résultat tangible de la force allemande. Lorsqu'un philosophe écrit : Quand le canon parle, la morale se tait », on lui répond : « Non, elle parle par la voix du canon. » Qu'est-ce à dire ? La morale serait-elle en faillite du fait de la guerre ? Or, la morale est éternelle, car elle est la justice et nous nous refusons à « apercevoir sous la tuerie et la dévastation les forces constructives de la guerre ». La grande tristesse de notre temps, c'est que nous manquons de simplicité et que nous cherchons, dans un effort insensé, la vérité où elle n'est pas et la force où elle ne doit pas être

Cette force-là, c'est la tyrannie organisée en système. Par la faute des doctrines subversives et des despotes cruels, le monde a vécu dans une atmosphère irrespirable. A être appliquées sans discernement par des consciences dévoyées et des esprits avilis, les lois elles-mêmes étaient devenues une des causes des malheurs de l'humanité. La force, c'est aussi la contagion de l'entraînement et du nombre, et « les esclaves qu'elle demande, il ne suffit pas, comme le disait Péguy, qu'ils lui abandonnent leur corps : il faut qu'ils lui livrent leur âme. Il ne suffit pas qu'ils sacrifient à ses plus déraisonnables desseins leur bonheur, leur sécurité, leurs biens, leur vie : il faut que les plus grossiers mensonges, les plus odieuses ruses, les plus sombres crimes, tout leur apparaisse défendable, voire louable ».

La tyrannie, fille de la force, est une maladie honteuse, quelle qu'en soit l'apparence, comme celle qui attaque le fond des cellules de l'individu et qui prépare une mort misérable sous le couvert d'une fausse santé. Et ce mal honteux, ce sont les hommes prétendant emporter de haute lutte le gouvernement du monde qui l'ont inoculé à l'univers

Mais la force que ne règle ni ne dirige l'esprit n'a de répercussions que momentanées. Elle est un épisode infime dans un drame éternel.

II. — C'EST LA GUERRE

La plus grave de ces répercussions est la guerre. Encore surgit-elle toujours à contretemps. Est-ce la folie des hommes qui les conduit à leur perte, ou bien les cadres vermoulus des institutions, les excès des régimes triomphants et le relâchement des mœurs sont-ils cause du déséquilibre universel ? Un Hitler, un Mussolini ne peuvent vivre sans la guerre. Ils ont profité des multiples erreurs des peuples, ou de ceux qui les ont gouvernés, pour instaurer le règne précaire et à la fois impitoyable de la force. Ce sont les grands coupables. Mais nous le sommes tous à des degrés divers qui n'avons pas su empêcher la guerre, qui y avons aidé par la carence de l'esprit et la faiblesse des âmes, car la guerre est toujours le crime en action et l'immoralité c'est que le vainqueur a toujours raison, même quand il a tort.

Leur arrive-t-il de méditer ou de réfléchir sur leurs responsabilités, les dictateurs inhumains de Berlin et de Rome ? La guerre actuelle, c'est le miroir où se réfléchit leur haine. Quoi qu'ils fassent ou décident, nous savons bien qu'un jour tout rentrera dans l'ordre et qu'ils s'effondreront, misérables entre les misérables, au soir de la dernière bataille.

Mais d'ici là nos malédictions les accompagnent, eux qui se sont attaqués à la vie, le seul bien dispensé aux hommes sans partage. A l'acte d'amour qui fait un berceau, leur guerre répond par l'acte de haine qui creuse une tombe.

Opposons à la folie malfaisante, au développement nazi de la psychose collective le culte des sages espérances. C'est du besoin de paix, du besoin de justice, du besoin de bonté et de tendresse que naissent le seul ordre durable et la foi dans les destinées de l'humanité.

III. — STRATEGES EN CHAMBRE

Les insupportables bonshommes ! Pendant que les soldats se battent et que les responsables de la politique travaillent à améliorer les conditions générales de la guerre, trop de diplomates et de stratèges en chambre vaticinent à qui mieux mieux. Il faut entendre les augures des deux sexes parler dans le vide, expliquer l'inexplicable, révéler les mystères et dévoiler l'avenir ! Sottise et suffisance !...

Chacun, en soi et autour de soi, devrait faire la censure des paroles inutiles et des bavardages irritants. Même une censure des sentiments s'impose. Cette guerre est trop affreuse et trop grave pour qu'elle s'offre aux orateurs salonniers comme une aventure bénie justifiant l'irresponsabilité de leur idéologie politique. Faisons taire les saltimbanques de la parole, détournons-nous avec horreur des manifestations de l'orgueil et de l'insensibilité. Trop d'êtres chers sont sur le front de guerre et trop de mères compriment de leurs mains tremblantes un cœur qui éclate. Respectons leur douleur, partageons leur angoisse. Elles, du moins, se taisent. Elles pleurent, prient et espèrent. Encore ne livrent-elles pas à la curiosité leur douleur et leurs larmes. Elles sont les saintes du sacrifice.

Ces salonniers, ces clubmen qui parlent et ne savent que parler, je voudrais bien qu'ils me donnent la mesure de leur valeur morale. Pour eux, la guerre est mal faite, et ils ne se lassent pas de médire de notre temps. Eh ! non, ce temps, malgré ses erreurs, est au fond essentiellement idéaliste. Ne nous arrêtons pas aux apparences. Quoi qu'on dise, le droit du plus fort n'est plus la règle en dépit de la furieuse folie de l'Allemagne. Même dans l'opposition de leurs intérêts, les nations étaient obligées de compter avec l'opinion mondiale et les principes de la Société des Nations. Sans doute les dissidences étaient nombreuses et les principes de Genève n'étaient pas l'objet d'un respect unanime, mais il est remarquable qu'on fût arrivé à imposer, fût-ce dans le secret des consciences, le dogme d'une solidarité et d'une morale internationales. Etape importante dans l'évolution d'un monde amené, bon gré mal gré, à se soucier de l'esprit de Genève — même en le trahissant

On ironisait : « Les apôtres de la paix sont des naïfs ; on n'organise pas l'avenir avec de la candeur. » Est-ce qu'à l'origine de tout progrès moral il n'y a pas la foi ? Et la foi n'est-elle pas toujours un peu naïve ? Et sans cette naïveté où seraient le courage et l'enthousiasme ? Le scepticisme est le grand ennemi du réel. Il y a, du reste, plus de substance humaine, et plus de générosité, et, en somme, plus de sens vraiment pratique dans l'idéalisme de l'espérance que dans le réalisme du sceptique dont la logique courte et brutale n'est souvent qu'une vaine et orgueilleuse chimère.

Dans les temps prodigieux où nous vivons, alors que le meilleur et le pire croisent le fer, si nous ne sommes que les spectateurs du drame, du moins que nos paroles soient toujours d'espérance. C'est un crime d'ajouter aux ténèbres et de superposer une tristesse de convention aux trop réelles tristesses de la guerre.

GEORGES DUMANI

Parsemés dans l'immensité du Pacifique, quelques groupes d'îles, à l'autre bout du monde, forment l'Empire français d'Océanie. Pendant de longues années, ces colonies ont vécu en parfaite harmonie avec la métropole, faisant preuve, au cours des différentes épreuves traversées par la France, d'un patriotisme exemplaire.

Après l'armistice franco-allemand de 1940, les Nouvelles-Hébrides (18 juillet 1940), Tahiti (2 septembre) et enfin la Nouvelle-Calédonie (19 septembre) ont rejeté le contrôle du gouvernement de Vichy et se sont ralliées au mouvement de la France Libre.

La contribution des colonies françaises du Pacifique à la cause démocratique ne s'est pas limitée à une simple déclaration de foi. Toutes les ressources économiques de ces îles ont été mises à la disposition des Alliés. De plus, d'importants contingents de troupes ont été levés et combattent aujourd'hui dans le Proche-Orient sous le drapeau de la France Libre.

L'Empire français d'Océanie figure sur la carte du monde comme une série de points perdus dans la masse bleue du vaste océan. Il est difficile de deviner que ces indications minuscules désignent des archipels d'une beauté inégalable et d'une richesse naturelle relativement importante.



Le port de Nouméa, en Nouvelle-Calédonie. On aperçoit, au centre, les grues de la fonderie de nickel de la ville. Sur l'île opposée se trouve l'aéroport de la « Pan American Airways ».

150° 165° 180° 165° 150°
0° Equateur 0°
Nlle Guinée
Nlles Hebrides
Tahiti
Nlle Calédonie
15°
30° AUSTRALIE 30°
Tasmanie
Nlle Zélande
45° 45°
150° 165° 180° 165° 150°

Carte des possessions françaises libres du Pacifique.

LA FRANCE LIBRE
DANS LE PACIFIQUE

LA NOUVELLE-CALEDONIE s'étend sur 400 kilomètres de long et 60 de large en moyenne. Entourée d'eaux calmes, l'île est formée de montagnes, dont les vallées sont parcourues de rivières. L'eau de ces ruisseaux est d'une pureté extraordinaire et reflète l'abondante végétation qui recouvre les pentes des montagnes et les plaines étroites qui bordent chacune des côtes.

La Calédonie est balayée par la brise du large qui lui confère un climat idéal dans lequel l'Européen peut vivre et travailler.

Ses ressources proviennent de son sous-sol, un des plus riches du monde en minerai de nickel, de chrome, de fer, de manganèse et de cobalt. D'importantes installations industrielles produisent plus de 10.000 tonnes de mattes de nickel et plus de 100.000 tonnes de minerai de chrome à haute teneur sont annuellement extraites. Toute cette production va actuellement à l'industrie américaine et contribue à l'armement des Alliés.

La Calédonie ne compte qu'une ville, Nouméa, dont le port, autrefois base de la flotte française du Pacifique, peut recevoir des bateaux de tous tonnages, et l'aéroport, très bien outillé, est utilisé par les hydravions de la Pan-American Airways qui mettent cette île à 4 jours de San-Francisco.

LES NOUVELLES-HEBRIDES, au nord de la Nouvelle-Calédonie, sont de grandes et belles terres, riches de la fertilité de leur sol, de leur climat agréable et de leur sous-sol encore vierge de toute exploitation. Ces îles sont copropriété de l'Angleterre et de la France.

Pays d'agriculture par excellence, les Nouvelles-Hébrides produisent par an environ 15.000 tonnes de coprah, 1.000 tonnes de café et 2.000 tonnes de cacao.

Au nord des îles Fidji, deux groupes de petites îles, surgissent des eaux de l'océan des récifs coraliens d'origine volcanique. Ce sont les îles Wallis peuplées de 5.000 habitants et les îles Horn qui comptent 6.000 âmes, sur lesquelles la France étend son protectorat depuis 1842.

L'OCEANIE. Une centaine d'îles disséminées dans la région tropicale sud du Pacifique constituent les établissements français de l'Océanie, à mi-chemin entre les écluses de Panama et la Nouvelle-Zélande.

Tahiti, la plus grande de ces îles, est le centre naturel de ces cinq archipels, dont le chef-lieu est Papeete, gracieuse bourgade élevée, comme toutes les villes océaniennes, dans la verdure des jardins et des cocoteries. Cinq archipels — les Marquises, les Gambiers, les Touamotous, les îles Australes et les îles de la Société — constituent l'ensemble de ces possessions.

Dépendances aux moyens limités, les établissements de l'Océanie ne disposent que de faibles ressources, si l'on excepte le produit du cocotier (coprah) (22.000 tonnes). L'île de Makatê est le siège d'une importante exploitation de phosphates. La vanille, les perles, le nacre et les coquillages sont des appoints également appréciables à l'économie locale.

5.000 Blancs sont installés dans les différentes possessions, ainsi que 7.000 Chinois. Les indigènes, au nombre de 30.000, sont des Maoris, représentants d'une race belle et intelligente, qui réalise un des plus beaux types de l'espèce humaine.

* * *

En conclusion, l'Océanie française, dont la production est entièrement consacrée aux armements alliés, constitue une couverture avancée pour l'Australie, et sa possession est d'une importance vitale pour la liberté du Pacifique du Sud. D'un autre côté, elle se trouve sur la route du grand canal américain, et il ne faut pas oublier qu'au cours de la dernière guerre, les corsaires allemands du Pacifique trouvaient refuge et ravitaillement dans les golfes profonds et à l'abri des hautes montagnes des îles Marquises.

Aujourd'hui, cela ne pourra pas se reproduire, car sur les pics de ces îles de rêve flotte le drapeau à croix de Lorraine.

Un contingent de Calédoniens et une brigade tahitienne sont déjà avec les troupes de la France Libre au Levant, aux côtés des Sénégalais d'Afrique et des Hindous de l'Inde française.



Au fond d'une vallée, un village canaque, en Nouvelle-Calédonie. Les cases, largement espacées les unes des autres, s'étalent au milieu d'un décor qui évoque quelque port anglais.

Délassons-nous

Jeu de société

LES PECHEURS VONT A LA PECHE

Vous êtes cinq, six, sept ou plus.

Une ligne est tracée sur le sol. D'un coté se trouvent les deux pecheurs qui tiennent chacun un bout d'une longue et assez lourde corde.

De l'autre côté circulent, le long de cette ligne, les joueurs « poissons ». Ils cherchent à éviter les pecheurs qui, eux, essayent de jeter leur corde par-dessus l'un d'eux pour le ramener « sur la berge », c'est-à-dire de leur faire franchir la ligne tracée.

Si un poisson est soudain pris dans la corde, tout n'est pas perdu ! il peut se débattre, sauter par-dessus. Il est défendu de se servir de ses mains ! Le dernier pêché est le gagnant.

LETTRES EN TROP

Dans la phrase qui suit, il s'agit de supprimer une lettre dans un ordre donné : vous pourriez lire alors une phrase bien amusante

A I L J N ' E P S T R P A S S
T O O U V J O R U R S S F J A
C C I L T E D R E P R R E S N
D A R E U S O E N C I O U O R
A N G E B A D C E U G X M H
A I B N S . A D E R S A S I S T
I R U L ' O O C C I A S N I O O
N P P A R R L E S S C O H E N
V E T U X T E T U L E R T A U
U R P E A S U P N A R P L E L
S C O O R S N E T S

NOUS ETIONS SEPT

Sept amis déjeunent au même restaurant. Mais alors qu'André y déjeune tous les jours, Bertrand n'y déjeune que tous les 2 jours, David tous les 3 jours, Ernest tous les 4 jours, Fernand tous les 5 jours, Gaston tous les 6 jours et Henri tous les 7 jours.

Ils déjeunent aujourd'hui tous ensemble. Dans combien de jours seront-ils de nouveau tous réunis ?

QU'EN DITES-VOUS ?

On l'a dit souvent, les Etats-Unis sont, par excellence, le pays des statistiques. On vient d'y établir celle des accidents d'automobiles, pour l'Europe et l'Amérique. Il en ressort que, contrairement à ce que l'on pouvait supposer, il y a 4 fois autant d'accidents par temps clair que par la pluie.

Le beau temps serait-il un danger insoupçonné des automobilistes ? Ou inciterait-il plus simplement à des excès de vitesse ?

* * *

Savez-vous que la première personne qui ait été diffusée par télévision fut... une poupée de ventriloque !

La première émission par télévision fut faite au moyen d'une poupée de ventriloque, sans doute pour éviter à une personne la chaleur intense des projecteurs.

Cette poupée est actuellement en Grande-Bretagne où on la garde comme une précieuse relique.

* * *

Les paris ont fait faire maintes bêtises à pas mal de gens. Mais celui que vient de tenir un brave Australien bat tous les records de bêtise : cet homme fit le pari de pouvoir répondre à 95 sur 100 questions qu'on lui poserait, sur quelque sujet que ce soit... L'enjeu était un chapeau de paille tout neuf que le parieur s'engageait à... manger, s'il perdait. C'est ce qui arriva, évidemment. Il lui a donc fallu avaler son canotier. Après avoir cassé son couvre-chef en petits morceaux, il le mélangea avec du rôti et des legumes, et l'engloutit, à la grande joie de toute l'assistance...

C'est bien ce que l'on peut appeler « travailler du chapeau ».

RIONS UN PEU

Sa femme fait la pluie et le beau temps

Cela ne m'étonne pas, c'est une vraie girouette

* * *

Dites-moi ce que vous savez sur les verbes ?

— Monsieur, les verbes, c'est tout le contraire des chefs d'Etat !

Comment cela ?

— Puisqu'ils s'accordent toujours avec leurs sujets

* * *

— Je vous invite, cher ami, à venir dîner samedi à la maison. Ce sera une fête exceptionnelle.

— Une fête exceptionnelle ? En quel honneur ?

— En l'honneur de l'anniversaire de ma femme. Et, vous savez, elle n'a pas un an de plus tous les ans.

* * *

L'instituteur. — Pouvez-vous me dire qui régnait avant François 1er ?

L'écolier. — François 0, m'sieu.

* * *

J'ai remarqué que les femmes baissent la voix lorsqu'elles demandent quelque chose.

— Oui. Et j'ai remarqué aussi qu'elles l'élèvent lorsqu'elles n'obtiennent pas ce qu'elles désirent.

PETIT JEU ZOOLOGIQUE

IL Y A :

4 animaux qui BOURDONNENT
2 animaux qui NASILLENT
4 animaux qui GAZOUILLENT
2 animaux qui CRAQUETTENT
4 animaux qui GLAPISSENT
[illegible] animaux qui MIAULENT
[illegible] animaux qui SIFFLENT

TROUVEZ-LES...

SOLUTIONS

LETTRES EN TROP

Il suffit de supprimer la première lettre, puis celles qui se trouvent de deux en deux jusqu'à la fin. On peut alors lire : *Il n'est pas toujours facile de prendre son courage à deux mains, de saisir l'occasion par les cheveux et le taureau par les cornes.*

NOUS ETIONS SEPT

Les sept amis ne se retrouveront tous à la même table que dans un nombre de jours tout d'abord multiple de 7 et de 6, c'est-à-dire de 42. Ce nombre doit être multiple de 5. Le premier multiple de 42 et de 5 est 210, qui n'est pas multiple de 4. Le second multiple de 7, 6, 5 est 420, qui est également multiple de 4, 3 et 2. Donc ce sera au bout de 420 jours.

PETIT JEU ZOOLOGIQUE

Le petit chien
L'épervier
Le renard
Le lapin — GLAPISSENT

Le léopard
Le chat — MIAULENT

Le serpent
L'oie
Le courlis
Le loriot
Le merle — SIFFLENT

L'abeille
Le hanneton
Le bourdon
La mouche — BOURDONNENT

Le [illegible]
Le sanglier — NASILLENT

La linotte
L'hirondelle
Le [illegible]
Le [illegible] — GAZOUILLENT

La [illegible]
[illegible] — CRAQUETTENT

NOS CONTES L'EDITION SPECIALE



Gosling, l'agent de police de Swinwood, monta sur le trottoir pour laisser passer la voiture du jeune Lovibond.

— Bonsoir, Gosling.

— Bonsoir, Monsieur, répondit le policeman.

Puis, il murmura tout bas : « Le voilà de retour... Ce Malcolm Lovibond vient de Londres voir son père avec une régularité admirable... Il faut dire que l'héritage du vieux James n'est pas à dédaigner... »

Il regarda sa montre et laissa échapper un grognement en constatant qu'elle est de 2 minutes en avance sur l'horloge de l'église. C'est sûrement l'horloge qui se trompe...

Quelque temps plus tard, le bruit de pas précipités attira son attention... Une voix appela :

— Sergent... Sergent Gosling...

— Qui m'appelle ? mâchonna-t-il en éclairant sa batterie électrique

— Oh ! hallo, Monsieur Lovibond ! Qu'arrive-t-il ?

C'était la personne qui l'avait croisé il y a une dizaine de minutes : un jeune homme solide, grand de taille... Il était à bout de souffle, le visage ruisselant de sueur.

— Gosling, venez vite. Quelque chose a dû arriver à mon pere... J ai peur

L'agent de police marcha aux côtés du jeune homme.

— Qu'a-t-il votre père, Monsieur Lovibond ? Je l'ai vu cet après-midi en ville .. et il..

— Mais c'est d'à présent que je parle. Comme vous le savez, il attend mon arrivée tous les samedis. Je viens régulièrement et il ne se met jamais à table avant moi. Ce soir, j'ai placé l'auto dans le garage et suis monté le chercher dans son bureau... Il n'y était pas. Comme le domestique a toujours congé le samedi, j'ai annoncé tout haut mon arrivée et me suis dirigé directement vers la salle de bain.

Il ralentit le pas, épuisé par la course

« ...Puis, ayant senti une forte odeur de gaz provenant de la cuisine, j'ai voulu en connaître la cause. Mais la porte était fermée de l'intérieur. Pas moyen de l'ouvrir. J'ai essayé de pénétrer à la cuisine par la fenêtre ou par la petite porte donnant sur la cour : les deux étaient également fermées.

— Et votre père ?

— Je ne le trouve pas à la maison .. Il doit être enfermé dans la cuisine

Les deux hommes arrivèrent en ce moment devant la villa du vieux James Lovibond. Ils franchirent la porte d'entrée, laissée ouverte par Malcolm.

Une forte odeur de gaz empestait l'appartement, malgré le marchepied placé contre l'embrasure de la porte de la cuisine.

Gosling secoua fortement la porte. Pas de réponse...

— Nous devons la forcer, s'écria Lovibond, et tout de suite...

L'agent de police recula de deux pas, puis se rua sur la porte de tout le poids de son corps. La serrure céda et Gosling fut projeté au centre de la pièce. Malcolm sauta derrière lui... Une bouffée de gaz les saisit à la gorge et leur coupa la respiration

Malcolm pointa du doigt dans la direction du four dont la porte était ouverte... Par terre gisait un homme. Malgré l'épaisseur de la fumee, ils reconnurent James Lovibond, dont la tête était posée à l'intérieur du four.

— Papa ! hurla Malcolm en accourant vers lui

Gosling le tira par le bras

— Ouvrez vite les portes et les fenêtres commanda-t-il

L'ordre fut exécuté... Une brise d'air frais pénetra dans la cuisine. Gosling sortit au jardin pour remplir ses poumons d'oxygène. Lovibond ferma le robinet à gaz

— Mais pourquoi ? se lamentait-il. Pourquoi a-t-il fait cela ?

Aidé par le jeune homme, Gosling porta James Lovibond au centre de la pièce

— Vous ferez bien d'aller chercher un docteur, M. Lovibond. Dr Farrar habite juste au coin de la rue... et...

Lovibond disparut rapidement.

Le corps ne donnait aucun signe de vie L'homme avait dû ramper par terre jusqu'à ce que sa tête se fût posée à l'intérieur du four. Son cou portait une marque noire... « Cogné son cou contre le bord du four », chuchota le sergent de ville.

Il tira un carnet de notes de sa poche. On aura peut-être besoin de son rapport. Le mort, écrivit-il, portait une paire de pantoufles et une vieille jaquette de smoking. La partie inférieure de la porte de service et celle de la fenêtre avaient été bouchées par des journaux.

Gosling s'approcha de la cheminée. Dans son tuyau, il découvrit une grande boule de journaux

— Diable ! mâchonna-t-il. La porte par laquelle nous sommes entrés est la seule qui ne soit pas bouchée. Il a dû penser que le marche pied placé à l'extérieur empêchait la propagation du gaz. Hum ! L'armoire est ouverte ! C'est de là qu'il a dû retirer le papier..

— Qu'arrive-t-il donc ? demanda le Dr Farrar en entrant en compagnie de Malcolm. Est-ce vrai que Monsieur Lovibond... ?

— Mais pourquoi l'a-t-il fait ? interrompit le jeune Lovibond d'un air malheureux. Pourquoi mon Dieu ?

Le docteur se releva après l'examen du cadavre.

— Oui, il est bien mort, dit-il C'est terrible ! Qui a découvert le corps ?...

— C'est Monsieur Malcolm, à son arrivée il y a un quart d'heure..

— Il a dû devenir fou... murmura le jeune homme. Il n'avait aucune raison de se suicider. Docteur, aucune .. Pas un souci..

Le médecin examina de près la cicatrice noire du cou. Le policeman dit :

— Je sais ce que c'est, Docteur. Le pauvre Monsieur Lovibond a dû se cogner contre le bord du four en agonisant. Et c'est ce qui a laissé cette marque.

— A quelle heure croyez-vous que mon père soit mort, Dr Farrar ? Je suis arrivé ici vers sept heures. Je m'attendais à le voir... comme d'habitude...

— Je ne peux pas le savoir au juste. Il y a peut-être une demi-heure ou une heure qu'il a rendu l'âme

En soulevant le corps pour le porter au salon, un morceau de verre tomba par terre.

— C'est sans doute le verre de la montre, suggéra Gosling

— Il a dû se casser au moment où l'homme se laissa choir sur le marbre de la cuisine.

Il retira une large montre du gilet du défunt. Le verre en était cassé en petits morceaux et les aiguilles marquaient 6 heures 10'

— Il est donc mort à six heures dix, dit le policeman.

Ils portèrent le corps à la chambre voisine. Puis Gosling essaya de consoler Malcolm

— Bien fâché pour vous, M Malcolm Ce malheur est tellement inattendu

— J'aurai cru mon pere capable de tout, sauf de cela Il etait tres excentrique, il est vrai mais quant a se suicider... je n'en reviens pas

— Vous êtes-vous disputé avec lui dernierement ou l'avez-vous deçu en quoi que ce soit ? demanda Farrar

Malcolm haussa les épaules.

— Une simple querelle ne l'aurait jamais poussé à se suicider. Je le connais trop bien. De fait, nous ne nous sommes jamais disputés, puisque je le visite régulièrement. Mais nous avions parfois des discussions à propos d'argent. Il n'arrivait pas à comprendre que la vie de Londres exige plus de dépenses que celle de Swinwood

— Hum ! Des discussions pareilles n'expliquent certainement pas son acte. Peut-être ses papiers nous donneront-ils la clef du mystère. Nous ferons bien maintenant d'aller aviser la police. Voulez-vous venir avec nous, Lovibond ?

— Oh ! oui... Je ne peux plus rester ici tout seul... Nous allons fermer la maison et vous en prendrez la clef, Gosling.

* * *

Gosling introduisit ses compagnons dans le bureau de la préfecture de police... Il était tard et tous les fonctionnaires étaient déjà rentrés chez eux.

Dr Farrar emprunta un crayon de Lovibond et s'assit pour écrire son rapport.

Au bout de quelques minutes, il se leva et saisit son chapeau

— Voici ma déposition, Gosling Je dois m'en aller à présent.

— Par là, Docteur, marchez tout droit, passez les cinq premières cellules et prenez la porte de droite. Elle vous mènera droit à la rue.

Les portes des cellules vides étaient ouvertes. Farrar tira Lovibond par le bras et l'arrêta devant l'une d'elles

— Jamais vu l'intérieur d'une cellule, Lovibond ?

Malcolm Lovibond regarda à l'intérieur d'un air à la fois irrité et curieux

— Non, jamais... Mais

Farrar le poussa de toutes ses forces dans la chambrette vide et ferma la porte derrière lui. Il entendit le bruit de la serrure automatique.

— Eh bien, contemplez-la autant que vous le voudrez, mon ami... Vous savez bien pour quoi vous êtes là..



L'agent de police était demeuré à l'autre bout du corridor. Il s'avança d'un air amusé.

— Mais, Docteur, est-ce la une plaisanterie ? Je ne pense pas que M. Lovibond apprécie ce genre de taquineries, surtout par une journée pareille... Je vais aller chercher la clef et...

— Ne vous dérangez pas, dit le docteur en poussant l'agent de police vers la rue. Nous le laisserons ici jusqu'à notre retour... C'est sa place.

— Mais pourquoi ? hurla Lovibond, en donnant des coups de pied à la porte.

— Parce que vous avez tué votre pere, répondit Farrar froidement. Lorsque Gosling apprendra la vérité, il approuvera ce que j'ai fait. Venez, Gosling, vous avez la clef de la maison. Je voudrais y retourner pour vous montrer certaines choses.

— Meurtre ! ! ! Mais tout prouve que c'est un suicide, Docteur, protesta le policeman en sortant avec Farrar. C'est... C'est... Mais je vais perdre mon emploi... Le jeune Lovibond se plaindra et je serai renvoyé.

* * *

Sur la route menant à la villa Lovibond deux hommes marchaient d'un pas pressé

— C'est sûrement un suicide, dit le policeman en essuyant sa sueur avec un grand mouchoir à carreaux. Le vieux s'enferma à la cuisine et plaça sa grosse tête dans le four. Quant à accuser Malcolm... Mais je l'ai vu moi-même arriver en auto vers sept heures et nous savons que le décès eut lieu à 6 h. 10'. Malcolm Lovibond devait être bien loin, en ce moment-là.

Ils franchirent rapidement la porte d'entrée de la villa et se dirigèrent directement vers la cuisine.

— Je voudrais d'abord vous poser une question, Gosling, commença le médecin. Pourquoi cette porte est-elle la seule qui ne fut point bouchée, tandis que toutes les autres issues de la pièce l'étaient ?

— Parce que le vieux Lovibond n'avait plus de papier à sa disposition. Voici l'étagère où les journaux devaient être habituellement placés : elle est vide. Le tapis fut considéré suffisant pour empêcher le gaz de sortir.

— Il aurait pu employer ces serviettes de cuisine... ou aller chercher du papier de la bibliothèque. Ce n'est pas parce que l'homme qui a bouché les trous n'avait plus de matériel qu'il laissa cette porte débouchée : c'est parce qu'il *devait la laisser ainsi.*

— Pour la fermer *de l'intérieur* avant de sortir, je suppose... demanda ironiquement le sergent de ville.

— Non, pour la fermer de l'intérieur *après* sa sortie, corrigea le Dr Farrar. Cette porte est la seule permettant d'effectuer une opération pareille : l'espace entre les carreaux du parterre et le bois de la porte est assez grand pour laisser passer un crayon... La porte de service n'aurait pas pu servir, car elle a les dimensions exactes de l'ouverture

— Ce n'est pas cela qui a éveillé mes doutes, continua Farrar. Mais avant de continuer, laissez-moi vous expliquer comment on peut fermer cette porte de l'intérieur, tout en étant à l'extérieur.

Il retira un crayon de sa poche.

— C'est ce crayon, celui du jeune Lovibond, qui servit à accomplir ce tour. Je le lui ai emprunté pour écrire mon rapport. Voyez ces égratignures, faites dans le bois du crayon. D'où proviennent-elles ?...

— Des dents, grommela l'agent de police.

— Jamais de la vie ! Un homme mastique ordinairement le bout du crayon, et non pas son centre... Cette rainure a été faite par la pression du bord intérieur du manche de cette clef. C'est un truc que Malcolm a dû apprendre à l'école. Observez-moi bien.

A l'une des extrémités du crayon, il noua une ficelle. Puis, il poussa l'autre extrémité dans l'ouverture fournie par le manche de la clef, le côté attaché à la ficelle se trouvant à gauche. Il laissa ensuite tomber la ficelle par terre. (perpendiculairement au crayon), la fit passer sous la porte et la tira doucement pour raffermir le crayon dans sa position. Enfin, il ferma la porte de l'extérieur en retenant l'extrémité de la ficelle par en bas.

— Et maintenant, regardez, lui dit-il, en tirant lentement sur la ficelle.

Gosling, qui se trouvait encore à l'intérieur de la chambre, vit un bout du crayon (celui attaché à la ficelle) descendre de plus en plus bas, tandis que l'autre remontait... Ce crayon jouait ainsi le rôle d'un levier, et le manche de la clef celui de point d'appui.

Le médecin glissa la ficelle dans la direction des gonds de la porte et la tira plus fortement qu'auparavant. Le crayon ne forma plus qu'une droite avec la ficelle... Un léger déclic se fit entendre au moment où la clef tourna sur elle-même ; au même instant, le crayon tomba par terre et fut tiré promptement à l'extérieur par le Dr Farrar.

— Mon Dieu ! s'écria l'agent de police en ouvrant la porte. C'est la première fois que je vois une chose pareille ! Mais cela n'explique pas...

— Cela n'explique qu'une chose : c'est que cette porte peut être fermée de l'intérieur par une personne se tenant à l'extérieur. La serrure a dû être huilée dernièrement, car la clef tourne très facilement. Voyez cette nouvelle marque sur le crayon... Identique à celle que j'y ai trouvée lorsque Lovibond me le remit...

Gosling était étonné, mais non pas convaincu.

— Ce n'est pas une raison suffisante pour pendre un homme, Docteur. Vous n'allez pas me faire croire que Lovibond est arrivé ici à sept heures, enferma son pere dans le four, resta avec lui jusqu'à ce qu'il devint inconscient, fit tous ces préparatifs, referma la porte de l'extérieur et retourna m'appeler... tout cela en l'espace de 4 à 5 minutes...

— Je ne cherche nullement à vous faire croire une chose pareille. Le vieux Lovibond ne fut pas forcé d'enfermer sa tête dans le four. Il était inconscient lorsqu'il fut placé dans cette position... Cette cicatrice à l'arrière du cou...

— ...Est causée par le choc de sa tête contre le bord du four...

— Non, Gosling. Je l'ai examinée de près. Ce que vous avez pris pour un coup n'est que de la suie. Et la suie, si je ne me trompe, doit provenir de cela...

Il ramassa du foyer de la cheminée un lourd tisonnier, tout couvert de suie.

— Je pense, dit le docteur, que Malcolm Lovibond arrêta sa voiture vers 6 heures de l'après-midi à 2 ou 3 kilomètres de la ville. Il traversa les champs et atteignit, sans être remarqué, la maison. Il s'y introduisit par la fenêtre de la cuisine, sachant que le domestique a toujours congé le samedi. Le vieux devait être en train de lire lorsque Malcolm pénétra dans la chambre et l'abattit de derrière au moyen de ce tisonnier.

Le policeman écarquilla les yeux.

— Tout cela n'est qu'une supposition, admit Farrar. L'assassin ramassa alors les lunettes de son père et les posa sur la table. Puis, il plaça le livre sur le bras de la chaise pour nous faire croire que Monsieur Lovibond s'est levé et s'est dirigé délibérément vers la cuisine... Je suis sûr que le vieux n'a pas marché. Il était inconscient et fut porté. Malcolm lui enfouit ensuite la tête dans le four. Avant de se retirer, il sortit la montre de la victime et en brisa le verre soigneusement... de sorte que, sans se casser, le moteur s'arrêta... Il...

— Allons donc, Docteur... vous exagérez, protesta Gosling.

— Pas autant que vous ne le croyez. Lorsque vous avez retiré la montre de la poche, j'ai remarqué une chose... Pouvez-vous dire de quel côté elle était tournée ?

L'agent de police hocha la tête négativement.

— Eh bien, le cadran était tourné vers l'extérieur au lieu de l'être vers l'intérieur (c'est-à-dire dans la direction du corps), comme c'est le cas des 99 pour cent des montres portées par les hommes. D'ailleurs, si la montre de Monsieur Lovibond était placée d'une façon normale, la vitre n'aurait pas été brisée. Essayez et vous verrez... Non, cette montre fut placée à l'envers par Malcolm qui la cassa pour prouver que le « suicide » eut lieu à 6 heures 10'.

— Puis, je suppose, il boucha toutes les portes et les fenêtres, ouvrit le robinet à gaz et referma la cuisine de l'extérieur... avant de retourner en courant vers sa voiture... Est-ce là votre idée, Docteur ?

— Exactement. A sept heures, il remonta dans la voiture, vous salua en tournant le coin de la rue... et s'arrêta devant la villa. Il avait établi un alibi admirable. *Vous* étiez son alibi... Vous l'avez vu arriver à 7 heures.

— Et j'en jurerai encore. Votre histoire est bien inventée, mais elle ne me convainc pas... D'ailleurs, en supposant qu'il y eut meurtre et non pas suicide, pourquoi accuser Malcolm Lovibond plutôt qu'un autre ?

— Eh bien, puisque les égratignures relevées sur le crayon ne suffisent pas à vous convaincre, venez, je vous montrerai la preuve décisive de la culpabilité de notre jeune ami.

Gosling fixa le journal que lui montrait Farrar. Ce journal était fourré entre le bord inférieur de la fenêtre et les persiennes. Le haut de la première page pendait vers l'extérieur.

— Eh bien ?

— Où sont vos yeux ? Regardez bien la date du journal. C'est l'« Evening Telegram » d'aujourd'hui.

— Oui, mais...

— Lisez ceci... Il est dit : « Edition Spéciale du Soir — 6 h. 30' » Est-ce assez clair ? A quelle heure arrive à Swinwood l'« Edition Spéciale » de l'« Evening Telegram » ?

— A 7 heures 35', évidemment... mais je ne vois pas...

— Ils sont jetés sur la plate-forme à 7 heures 35'. Bon. Mais ce numéro de l'« Edition Spéciale » est supposé avoir été posé là par feu James Lovibond avant votre arrivée, c'est-à-dire avant 7 heures 5'.

Le visage de Gosling devint cramoisi.

— Et... et vous avez remarqué ceci dès que vous êtes entré dans la pièce, Docteur ?

— Oui. Lorsque je suis arrivé à 7 heures 5', ce journal était déjà ici. Et maintenant, Gosling, dites-moi, avez-vous été à Londres aujourd'hui ?

— Sûrement pas.

— Moi non plus. L'édition du soir de l'« Evening Telegram » est en vente à Londres à partir de 4 heures. Je le sais parce que je l'achète toujours lorsque je me trouve là-bas. Malcolm avoua être venu à Swinwood directement de Londres.

— Mon Dieu ! Alors ?

— C'est donc le jeune Lovibond qui boucha la fenêtre et non pas son père... Ne trouvant plus de papier sur l'étagère, il employa distraitement le journal qu'il avait en poche... C'est là sa *seule* faute. Tout le reste est parfait. Si la date du journal n'était pas visible, je n'aurais rien remarqué...

— Mais pourquoi... pourquoi l'a-t-il fait ?

— Nous l'apprendrons plus tard... Peut-être avait-il hâte d'hériter la fortune de son père... Nous ne tarderons pas à le savoir... Et maintenant, je dois vous quitter, Gosling. On m'attend pour dîner.

* * *

Dix minutes plus tard, Gosling arriva à la préfecture de police et se dirigea directement vers la cellule du jeune Lovibond. Malcolm, la tête dans les mains, semblait épuisé.

— Comment avez-vous appris la vérité ? demanda-t-il enfin avec lassitude. Je ne me suis décidé moi-même qu'à 4 heures, après la lecture du journal donnant le résultat des courses... J'avais mis 200 livres sur un cheval... et j'avais tout perdu. Ces 200 livres ne m'appartenaient pas. Je les avais volées de la banque où je travaille comme caissier... Comment les rembourser ?... Mon père ne m'aurait rien donné... Je me suis décidé en cours de route... J'ai dû perdre la tête après la lecture de ce journal...

— Ce journal est responsable de bien des choses, mâchonna le policeman en se dirigeant vers le téléphone. Ce journal vous pendra.

(Adapté de l'anglais)





Féminités

Confidences d'un CELIBATAIRE

Sostène, mon ami célibataire, a décidément horreur des femmes. Je voulais, depuis bien longtemps déjà, lui demander une explication à ce sujet, mais je n'osais, connaissant le caractère grincheux et désagréable de mon camarade. L'autre jour, pourtant, je me suis enfin décidée à lui demander pourquoi il ne se mariait pas.

Sostène m'a répondu, en relevant son sourcil droit d'un air qu'il a jugé de tout temps supérieurement ironique :

« — Me marier ? Mais, ma chère, crois-tu vraiment que je ne l'aie pas voulu ? Lorsque, comme moi, on a dépassé la trentaine, on commence à en avoir assez des menus de restaurants et des chambres meublées. J'ai souvent rêvé d'une épouse qui me dorloterait, m'offrirait de bons petits plats, s'occuperait de mon linge, en un mot me ferait apprécier les douceurs d'une vie à deux. Oui, mais cette femme, où la trouver ? Toutes celles avec lesquelles je suis sorti m'ont dégoûté au bout d'une période allant de quinze jours à trois mois. Je vais te dire comment :

« Sophie, le premier objet de ma flamme, ne mangeait jamais lorsque nous dinions dehors. A la voir grignoter un toast et un carré de beurre pas plus grand qu'un dé, je me sentais l'âme d'un goinfre, moi qui commandais toujours des grillades mixtes accompagnées de frites et d'une bonne salade. Je l'ai quittée, ma Sophie, après cinq ou six sorties parce que je commençais à perdre mon appétit et que je ne voulais pas devenir anémique.

« Clara, mon second béguin, était tout le contraire. Allait-on se promener ? Elle tenait à emporter quelques sandwiches sous prétexte que la marche « ça creuse ». Ah ! l'ai-je entendue cette expression... « Ça creusait » au cinéma, au dancing, dans les trams et les autobus. J'en ai eu par-dessus la tête au bout d'un mois.



« Jill, la jeune fille que je connus plus tard, adorait les bêtes. Oui, je sais, tu trouveras cela charmant. Seulement, t'est-il arrivé de sortir avec une personne qui ne parle que de son chien ? Si, lorsque la lune brillait de tout son éclat, je proposais une ballade au clair de lune, elle insistait pour prendre son infâme cabot. En route, il n'y en avait que pour « Pastille » (c'était le nom de l'animal). Impossible de bavarder, de partager des idées, car le chien attirait toute l'attention de mon amie. Jill n'a jamais su que « Pastille » a été la cause de notre rupture. C'est pourquoi elle s'amuse à raconter à qui veut l'entendre que je suis un lunatique qui change de sentiments comme de chemises. Je ne proteste pas... A quoi bon réagir ? Elle ne comprendrait pas...

« Maria, elle, a réussi à me dégoûter de sa personne à cause de son parfum. Il était devenu pour moi une sorte d'obsession, car elle n'en mettait pas un peu... Non, chaque fois, elle devait s'asperger de ce produit sous prétexte que « ça sentait bon ». Lorsque j'ai été lui rendre visite à la maison, elle m'a offert des cigarettes et des bonbons qui sentaient, eux aussi, « l'aube tropicale ». D'abord a-t-on idée d'employer un parfum affublé d'un tel nom ? Il fallait le supporter en été comme si les chaleurs n'étaient pas suffisantes pour me déprimer. Lorsqu'elle se penchait vers moi, les effluves de son parfum m'écœuraient. J'ai fini par préférer l'air pur à Maria et elle ne m'a plus revu...



« Poupoule (en voilà un nom !) était une femme fatale. Du moins le prétendait-elle. Je le crus aussi, au début. Mais, à l'entendre parler sans cesse de ses « victimes » et des succès remportés auprès du sexe fort, j'ai fini par me demander si les dits succès n'existaient pas uniquement dans son imagination, car, durant le mois où je l'ai fréquentée, je n'ai jamais vu un homme la regarder avec insistance ou admiration. Où donc étaient ces gens qui se mouraient aux pieds de ma belle ? J'ai compris qu'elle mentait pour le seul plaisir de m'épater et, comme je n'ai pas voulu être classé parmi les « victimes » de Poupoule, je me suis éloigné sans bruit. Elle n'a pas encore compris le pourquoi de mon départ...

« Et voilà... J'ai 39 ans, je gagne pas mal d'argent et, pourtant, j'attends encore la femme de mes rêves. C'est un peu à cause de cette attente que j'ai fini par regarder les femmes de travers et que je les ai prises en grippe. Dis-moi, toi qui a tant de lectrices, ne pourrais-tu pas, par hasard, me trouver l'être idéal qui serait en même temps une épouse parfaite et une ménagère accomplie ? »

Et comme je secoue la tête, Sostène se lève et prend son chapeau en maugréant : « Dire que l'on te croit capable de trouver une solution à tous les problèmes qui te sont soumis... Oh, là là ! Au fond, tu ne vaux pas plus que les autres femmes. »

Et sur cette phrase qu'il juge profondément insultante pour moi, Sostène me quitte pour aller faire sa petie de belote quotidienne chez le cafétier du coin.

ANNE-MARIE



IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. : 27412.
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 75
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 100
Autres pays .... P.T. 130
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

Il y a boutons... et boutons...

Quelle est celle d'entre vous qui n'a pas eu, dans sa vie, des boutons sur le visage ? Beaucoup de jeunes filles ont de l'acné... mais tous les boutons ne sont pas de l'acné, et, alors, on ne sait que faire...

Il y a boutons et boutons... Les uns s'en vont tout seuls, comme ils sont venus, les autres s'obstinent, demandent les traitements de spécialistes. Car, si l'on s'avisait de les traiter soi-même, on risquerait fort de garder des cicatrices sur le visage pour toute la vie.

Survient-il tout à coup sur votre peau de petits boutons faisant saillie et qui évoluent par poussée ? C'est sans doute de l'urticaire. N'incriminez pas votre peau, ne la maltraitez pas en y appliquant à l'aveuglette n'importe quoi pour calmer l'irritation. C'est votre tube digestif qui en est la cause. Vous avez mangé quelque chose qu'il se refuse à digérer normalement. Mettez-vous un peu à la diète et tout rentrera dans l'ordre.

Un jour, vous éprouvez une démangeaison violente, avec une sensation de chaleur : regardez bien, une toute petite plaque rouge va apparaitre d'abord, elle se couvrira ensuite de minuscules poches emplies d'un liquide clair. Gardez-vous bien de gratter, de faire quoi que ce soit vous-même. Ces petites lésions vont se sécher plus ou moins rapidement, faisant place à une petite croûte qui s'en ira sans laisser de cicatrice. Vous venez d'avoir une poussée d'herpès. C'est presque toujours au niveau des lèvres, à leurs commissures qu'elle se produit, au cours d'une petite grippe ou d'un état infectieux, ou encore chez certaines femmes à des époques régulières.

A d'autres moments, la peau de votre visage semble un peu irritée, une petite gerçure, une petite bulle insignifiante apparait, qui va se dessécher et former une croûte noirâtre. Vous vous grattez... car on se gratte toujours au lieu de rester tranquille et sage comme il conviendrait et comme il serait logique de le faire. La catastrophe arrive, le microbe infecte les places à côté et de nouvelles bulles apparaissent. Allez consulter votre docteur. Vous avez la gourme...

Très souvent, près des lèvres, sur le front ou les pommettes, ce que vous appelez des boutons poussent les uns contre les autres. Ils sont rouges et irrégulièrement groupés. Ce ne sont pas des boutons, quoiqu'ils en aient l'air. C'est de l'eczéma qui commence... Soignez-vous bien vite.

Ne négligez donc pas une visite minutieuse de votre visage. N'oubliez pas que la peau est un des organes d'élimination des toxines que fabrique notre organisme. Dans la plupart des cas, un bouton, ou ce qui semble un bouton, ce n'est rien. Une fois dans votre vie, cela pourrait être pourtant grave.

Conseils à mes Nièces

Nièce « Viviane »

Voici la composition d'une excellente eau de Cologne : alcool à 85° : 5 litres : essence de citron : 75 grammes; essence de décrat : 25 grammes ; essence de bergamote : 57 grammes 1/2 ; essence de lavande fine : 15 grammes : teinture de benjoin : 15 grammes. Mais je me demande pourquoi vous voulez préparer cette lotion à la maison. alors que vous pouvez en trouver pour quelques piastres sur le marché.

Neveu « Vic »

Vous êtes en âge de penser sérieusement à votre avenir. Pourquoi n'essayez-vous pas de vous intéresser un peu plus aux travaux que vous entreprenez ? Si vous ne vous décidez pas à être plus constant dans vos entreprises, vous risqueriez fort de ruiner votre carrière.

Nièce « Chemist-Shop »

Vous pouvez m'écrire en anglais. Voici la composition de la teinture de benjoin : alcool à 90° : 2 litres ; benjoin en poudre : 500 grammes. Laissez en contact pendant 8 jours, en ayant soin de remuer plusieurs fois ce mélange, chaque matin. Puis, filtrez et conservez dans des flacons bien bouchés.

Nièce « Eglantine des forêts sauvages »

Mais non, je ne vous gronderai pas, car le mal est déjà fait. Vous prétendez aimer cet autre homme ? Mais, d'après votre lettre, j'ai constaté que vous tenez surtout à l'amour de votre mari. Dès qu'il sera de retour, parlez-lui ouvertement et faites-lui comprendre que tout est fini. S'il vous aime, il tâchera de vous pardonner.

Nièce « Clarisse »

Voici une excellente pommade préventive contre les rides précoces : teinture de benjoin : 10 grammes ; fleurs de lavande fraîches ou conservées : 2 kilogrammes; axonge : 2 kilogrammes ; cire blanche : 200 grammes ; borax en poudre : 15 grammes. On fait fondre l'axonge, on y jette les fleurs, puis on laisse reposer, ensuite on refond, on passe et on ajoute la cire et le borax. Les doses indiquées ci-dessus suffisent à remplir au moins une dizaine de pots. Vous en aurez donc en quantité suffisante pour la durée de votre séjour dans la ville en question.

Nièce « Si jeune et déjà trompée »

Il ne faut pas être vieille et laide pour avoir un mari infidèle. Trop souvent, hélas ! des femmes jeunes et belles perdent l'affection de leur époux à cause de leur désordre ou de leur manque de tact. Pour racheter vos erreurs passées, changez complètement aujourd'hui même ; tenez bien votre maison, soignez-vous le plus possible et, par-dessus tout, lorsque vous parlez à votre mari, sachez mesurer vos mots. Vous verrez comment tout rentrera dans l'ordre.

Nièce « Marjolaine »

Vous pouvez sortir avec des jeunes gens, puisque votre fiancé est séparé de vous pour quelques mois. Mais, lorsque vous fréquentez des hommes, faites-leur bien comprendre, dès le début, que vous êtes fiancée et qu'ils ne doivent rien espérer de vous. Comme cela il n'y aura pas de malentendus possibles et vous pourrez avoir tout simplement de bons copains.

Nièce « Pourquoi ? »

On ne peut, hélas ! répondre à cette question. La nature a parfois de ces caprices... Partez à Alexandrie et consultez le docteur en question. Ne perdez pas courage, et s'il n'y a rien à faire, acceptez cette épreuve avec résignation. Votre mari a raison. Pourquoi n'adopteriez-vous pas un tout petit bébé que vous éduqueriez vous-même, comme vous l'entendez ?

Nièce « Secrétaire de F. B. »

Ne vous tourmentez pas au sujet de ce jeune homme. Il vous aime et je suis sûre que la séparation ne changera rien à vos sentiments réciproques. Pour les engelures, voici une excellente pommade : menthol : 3 grammes ; salol : 4 grammes ; huile d'olive : 4 grammes ; laudanum : 10 gouttes ; lanoline ou vaseline : 100 grammes ; huile camphrée : 10 grammes ; baume du Pérou : 1 gramme.

Nièce « Mango-de-Sans-Soucis » (Ankara)

Il y a parfois des actes que l'on est obligé d'accomplir, surtout lorsqu'il s'agit de l'intérêt de son pays ou de sa sécurité. Vous ne devez donc pas juger, mais essayer de comprendre. La nation en question est toujours hospitalière et reçoit à bras ouverts les étrangers, à condition que ceux-ci se tiennent convenablement et n'essayent pas de nuire au pays dans lequel ils habitent.

TANTE ANNE-MARIE

NOS LECTEURS NOUS ECRIVENT...

Monsieur le Directeur d' « Images »,

J'ai été très passionné par votre article : « Guerre aérienne dans le ciel américain » paru dans le numéro 636 d'« Images »... A ce sujet, je vous apprendrai que Marignane ne se trouve pas à côté de Bordeaux, mais dans une direction tout à fait opposée...

R. B.

IMAGES. — Par suite d'une erreur de typographe, Mérignac a été orthographié Marignane.

* * *

Monsieur le Directeur d'« Images »,

J'ai été très étonné en lisant votre revue cette semaine de lire sous la photographie prise au gala d'escrime organisé par le Croissant et la Croix Rouges au Continental que René Jabès reçoit son prix des mains de Sir Miles Lampson, à la suite de sa victoire dans l'assaut qu'il a tiré contre moi. Mais le résultat en est différent. C'est moi qui ai gagné par 7 points contre 5.

MOHAMED ZULFICAR

IMAGES. — Nous rectifions en nous en excusant, cette erreur. Par la même occasion, nous rappelons que c'est Mrs. J. W. Mc Clure qui est championne d'Egypte de fleuret.

Madame Tchang-Kaï-Chek

(Suite de la page 8)

Tard dans l'après-midi, le généralissime et sa femme se permettent une légère détente, au cours d'une brève promenade. Ils évitent les rues encombrées de la ville. Franchissant les collines sur lesquelles Tchoung-King est bâtie, ils s'en vont dans les champs.

Ils dînent toujours en compagnie d'invités. Lorsque ce sont des étrangers, Mme Tchang-Kaï-Chek sert d'interprète. Ce n'est pas une tâche facile à remplir, si l'on considère que chaque mot du généralissime peut porter des conséquences et que des ennuis sérieux pourraient surgir d'un malentendu.

Après dîner, la jeune femme s'installe à son bureau et travaille jusqu'à minuit. Un coolie ne travaille pas davantage.

« Parfois, dit-elle, je travaille dans mon cabinet. Dans l'antichambre, plus de vingt personnes attendent. Je me demande comment je pourrai mener à bien ma tâche journalière. A ce moment, le généralissime m'appelle : il désire s'entretenir avec moi, ou bien faire une promenade. Je suis obligée de tout laisser en plan. Il n'est pas facile d'organiser ma journée. Mais je pense que mon premier devoir est envers mon mari. Si je peux l'aider un tant soit peu, j'apporte ma plus grande contribution à la cause chinoise. »

May-Ling Soong Tchang a un violon d'Ingres : elle aime écrire. Comme tous les écrivains, elle s'inquiète de savoir si ses écrits sont de qualité. Elle s'est attelée à la traduction d'un extrait de l'histoire de la Chine d'il y a trois mille ans. Elle déclare avec fierté : « Alors qu'en Europe les hommes vêtus de peaux de bêtes s'exterminaient, la Chine connaissait déjà les aspirations politiques. »

Elle écrit pendant les raids. Lorsque les avions japonais apparaissent dans le ciel, elle est saisie d'une rage folle contre les destructeurs. Elle a pensé que le meilleur moyen pour se calmer était de travailler dans l'abri. Assise sur une pierre, un dictionnaire anglais à côté d'elle, Mme Tchang fait avancer son ouvrage pendant que les bombes éclatent.

L'abri des Tchang se trouve derrière la maison, dans un petit jardin riant. Un mur en granit en protège l'entrée. Quelques marches conduisent dans une petite pièce souterraine ; une table, des chaises, une bougie composent l'ameublement de l'abri. C'est dans ce cadre rudimentaire que le maître actuel de la Chine pense à la grandeur de sa tâche, au milieu des explosions.

* * *

Récemment, une journaliste américaine fut reçue par Mme Tchang-Kaï-Chek, qui lui parla des Etats-Unis.

« Ce doit être merveilleux de vivre dans un pays où règne la paix. »

« La Chine aussi sera merveilleuse, lorsque la guerre sera finie », répondit la journaliste.

« Lorsque la guerre sera gagnée », corrigea Mme Tchang-Kaï-Chek.







COLUMBIA PICTURES présente

Diana WYNYARD * Clive BROOK

dans

FREEDOM RADIO

Un drame d'amour poignant... Dans une atmosphère d'héroïsme sublime !

DU LUNDI 1er AU DIMANCHE 7 DECEMBRE AU CINEMA

ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — LE CAIRE — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

AU PROGRAMME
UNIVERSAL NEWS
Arrivé par avion
WAR PICTORIAL NEWS
le journal filmé de la guerre

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche Matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.



